

690

LA

Caravane Ardennaise

(Festivals auf Höhe 50 eine Pilgerfahrt)

VOYAGE

AUX

GORGES DU TARN

ET A

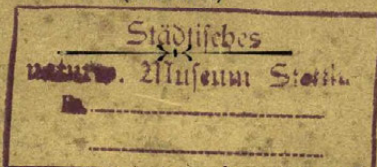
ROCAMADOUR

Du 11 au 19 Août 1913

DIRECTEUR: M. ROBINET

Instituteur à Hannogne-Saint-Martin

(Ardennes)



SEDAN - IMPRIMERIE ÉMILE LAROCHE

~~Städtisches
naturw. Museum Stettin~~

LA

~~Ac 4~~

~~10~~

Caravane Ardennaise



VOYAGE

AUX

GORGES DU TARN

ET A

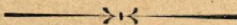
ROCAMADOUR

Du 11 au 19 Août 1913



DIRECTEUR : M. ROBINET

Instituteur à Hannogne-Saint-Martin
(Ardennes)



CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5167734



690



690

NH-68111 N-4789202/TMK

LISTE DES TOURISTES

AYANT PRIS PART AU VOYAGE

- ROBINET Camille, instituteur à Hannogne-Saint-Martin.
BENOÎT Albert, instituteur à Amagne-Lucquy.
FRISCH Emile, instituteur à Boutancourt.
DROMARD Henri, instituteur à Rethel.
JACQUIER Jules, directeur d'école à Maubert-Fontaine.
LÉCAILLON Jules, instituteur à Villers-devant-Mouzon.
QUILLATRE Alfred, instituteur à Vandy.
AVRIL Fanny, institutrice à Fumay.
M^{me} BENOÎT Marthe, institutrice à Amagne-Lucquy.
CHARPENTIER Angèle, institutrice à Saulces-Monclin.
DESBAN Louise, institutrice à Hannogne-Saint-Martin.
GOUVENO Julia, institutrice à Saint-Aignan.
MARTIN Isabelle, institutrice à Signy-l'Abbaye.
PONDAVEN Marie, directrice d'école à Lannilis.
PONDAVEN Marthe, institutrice à Lannilis.
ROUX Emilie, institutrice à La Cassine.
BIENFAIT Valmyre, instituteur à Vauxaillon.
M^{me} BIENFAIT Marthe, institutrice à Vauxaillon.
BLANCHEMANCHE Théophile, instituteur à Vivier-au-Court.
M^{me} BLANCHEMANCHE Madeleine, à Vivier-au-Court.
GUÉRIN Désiré, directeur d'école à Sedan.
M^{me} GUÉRIN Renée, à Sedan.
TEMPLIER Julien, instituteur à Evigny.
M^{me} TEMPLIER Allyre, institutrice à Warnécourt.
CLIN Henri, à Hannogne-Saint-Martin.
M^{me} CLIN Alix, à Hannogne-Saint-Martin.
PARIZEL Jules, à Mézières.
M^{me} PARIZEL Berthe, à Mézières.
DROMARD Mathilde, à Sissonne.
FRISCH Hélène, à Boutancourt.
JACQUIER Cécile, à Maubert-Fontaine.

LA
Caravane Ardennaise

VOYAGE
AUX
GORGES DU TARN
ET A
ROCAMADOUR

Du 11 au 19 Août 1913

I. Terreur justifiée. — Un mot d'histoire

J'ai tremblé !

Oui, j'ai tremblé. Un bruit étrange tout à coup répandu comme une traînée de poudre faisait depuis quelques heures le tour du département : Tante Claire ne vient pas à la Caravane !

— Comment ! Mais quel malheur est donc arrivé ? Va-t-elle mourir ? Se marierait-elle ? Aurait-elle subi l'amputation des deux jambes ?

— Comment ? Vous ne savez pas ? confiait-elle à qui l'interrogeait : « Je marie ma nièce ! Il y a tant à faire ! Je ne pourrais être des vôtres ! »

Alors je tremblai.

— Mais ne pleurez donc pas, ma tante ! Votre

belle Hélène prend la chose bien plus joyeusement ! N'est-il point écrit que la fille quittera son père, sa mère et même sa tante pour suivre son mari ? Comment voulez-vous que l'on puisse mettre le compte-rendu debout si vous manquez ?

Et, séance tenante, le rapporteur télégraphia au Président :

« Si tante vient pas, ferai point rapport. Tâche impossible. »

Enfin elle condescendit à céder aux instances présidentielles (notez que marier sa nièce, c'était tout simplement aller à la noce) ; son nom parut en honorable place sur la liste des caravanistes. Chacun se sentit soulagé, et l'on ne s'abordait plus qu'avec le doux rire des gens heureux, en répétant : « Elle vient ! »

Elle ne vint pas cependant.

Je tremble encore.

* * *

C'est au banquet d'octobre que fut voté le voyage. Jacquier et quelques-uns voulaient voir le Rhin et les burgs des légendes. D'autres préconisaient une huitaine dans l'Engadine ou le Dauphiné, avec promenades rayonnantes autour d'un seul point. D'autres, enfin, voulaient, comme Pascal ou Périer, gravir le Puy-de-Dôme un baromètre à la main.

Le vote décida : Les Gorges du Tarn furent choisies à une grosse majorité.

— On ne verra que des trous ! Rien que du noir ! clamèrent les Tarnophobes. Le président tint bon, et potassa si bien son programme, qu'au premier avril le voyage était réglé jusque dans ses détails.

Et cependant, il sembla un instant compromis par l'état de santé de Robinet, qui payait la rançon de son surmenage hivernal.

II. En place !

A la gare de l'Est. — La soirée à Paris.

Lundi 11 août.

Six heures ont sonné. La gare de l'Est s'emplit de monde. Des divers points de Paris accourent des caravanistes en ballade : les Benoît, les Blanchemanche, les Bienfait et votre serviteur ; mais nos gentilles Pondaven, qui devaient se trouver les premières au rendez-vous, ont trahi leur promesse.

Le train stoppe ; voici le flot des voyageurs, voici le fanion, voici la Caravane. Lécaillon, gravement, s'avance parmi la foule, bien pénétré de l'importance de ses fonctions. Certes, ce n'est pas lui qui perdra jamais une brebis !

Les embrassements s'accompagnent de serremments de mains, d'aimables compliments, de joyeux propos.

La fidélité de la plupart des vétérans nous console de l'éclipse — momentanée, nous l'espérons — de bons camarades ; des figures juvéniles, des mentons presque imberbes infusent à la société un sang plein d'ardeur.

Voici Templier, visage mâle, qui cache sous le front d'un Brutus un caractère gai et Madame Allyre Templier, sa souriante moitié, aussi prête à causer que son mari à chanter.

Voici une bien gentille institutrice, M^{lle} Angèle Charpentier, qui approchera de la perfection dès qu'elle supportera mieux les fatigues de la marche.

Voici la jolie Isabelle Martin, si douce, si aimable avec chacun, qui s'accommode de tout, qui jamais ne profère ni une plainte, ni un regret, ni un désir.

« Mademoiselle Mathilde Dromard, vous n'avez que vingt ans ; mais aux âmes bien

douées, la grâce précède les années et votre cœur délicat sait entourer des soins les plus dévoués votre frère Henri, jeune adjoint de beaucoup de fonds, qui compte bien réparer en ces jours de réconfortant voyage les fatigues d'une pénible année scolaire. »

M. Parizel, què ses occupations avaient trop absorbé ces dernières années, reprend aujourd'hui sa place auprès de sa femme dans le giron de la Caravane.

Nos Benjamins ont disparu ; mais que direz-vous de notre Benjamine de quinze ans, Hélène Frisch ? Joie de son père, charme de la Caravane par l'éclair de ses yeux intelligents, l'éclat de son rire joyeux et la chaleur de sa voix sonore, elle sera notre enfant gâtée.

Les présentations achevées, la petite troupe s'introduit lentement dans le métro, disparaît sous terre, et ne revoit le jour qu'à l'Alhambra-Hôtel, boulevard Voltaire.

Rendons ici justice aux Pondaven qui y précèdent la caravane en formation. Louise Desban, seule absente, sera marquée à l'encre rouge !

Mais où donc se cachent les Barbette, M. Bunting et tante Claire ?

Tristement, le président explique que pour des raisons diverses ils ne peuvent cette année nous accompagner, après s'être fait inscrire.

Et en remarquant péniblement le vide que cause leur absence, nous pensons aussi à celles et à ceux qui en d'autres années furent, non des compagnons de route à demi oubliés au retour, mais de bons et bonnes camarades dont l'amitié encore aujourd'hui parfume l'âme.

Si quelques-uns déjà se dispersent aux quatre points cardinaux pour retrouver parents ou amis, le gros de la caravane, après le dîner au restaurant Jumel, passe gaiement la soirée, qui au Châtelet, voir Michel Strogoff, qui à Déjazet, assister au mariage de M^{lle} Beulemans.

III. Dix départements et 530 kilomètres

De Paris à Bort — Paris — La banlieue — La Beauce — Orléans — Vierzon — Bourges — Montluçon — Bort.

Mardi 12 août.

Cette fois personne ne manque. Dans Paris, déjà levé, chacun court à ses affaires ; les magasins s'ouvrent tour à tour ; les voitures se garent des balayeurs maîtres de la rue et les autos vous projettent une odieuse boue liquide. Le président, doublé de son trésorier, Benoît, l'homme aux 800 écus, viennent de prendre les devants.

A 7 heures 30, heure ponctuelle, la petite colonne s'ébranle et dans les minutes d'attente, à Austerlitz, nous vivons déjà par les affiches notre bien prochain voyage.

On part et tout de suite Paris s'éloigne, la banlieue défile, semée de coquettes maisons, de verts cottages, de roseraies et de parcs, de ces gentilles habitations fleuries où nous aimerions nous retirer et entre lesquelles nous ne savons déterminer notre choix.

Peu à peu la banlieue se change en vraie campagne de moissons, de potagers et de bois. Nous atteignons Juvisy-sur-Orge, ville aimable et propre, où se dresse, au faite d'un coteau, l'observatoire de Camille Flammarion.

Plus loin, émerge de la verdure le fameux donjon de Montlhéry, dont nos livres nous ont tant parlé jadis.

Nous entrons dans la Beauce, l'immense plaine sans une ondulation. Les moissons déjà rentrées ne peuvent plus égayer cette contrée douée de si

peu de poésie et dont la richesse seule peut faire oublier la monotonie. L'horizon, à droite comme à gauche, n'est bornée que par la ligne des arbres d'une lointaine route. Un ciel trop blanc, une brise légère mais un peu fraîche, nous font craindre la pluie : crainte bien légère ; nous sommes si loin encore de Neussargues, le point où nous mettrons pied à terre !

« Dites donc, Mademoiselle Mathilde, est-ce votre chapeau ou un aéroplane qui file tout le long des portières ? »

Et Mathilde Drômard d'appliquer instinctivement la main sur la tête. Mais le chapeau n'y est plus !

— « Rattrapez-le !

— Comptez-y ! Tenez ! le voilà qui pirouette à deux cents mètres sur un poteau télégraphique.

— Je vais lui envoyer un télégramme, déclare son frère !

— Qui arrivera directement, si le chapeau s'est arrêté sur le bon fil.

— Ma belle enfant, jette à propos Marthe Pondaven ; j'en ai un de rechange. Tenez, il vous va comme un gant.

— Et de fait, il s'accorde très bien à votre genre de beauté, Mademoiselle ! »

Nous remarquons au passage Brétigny, Etampes, et nous arrivons à Orléans. Bref arrêt. 125 kilomètres sont franchis.

Au passage nous saluons la Loire. C'est bien le pauvre fleuve trop large, aux rives basses, semé de longues îles, qui n'offre ni la majesté de la Seine, ni la profondeur de la Meuse.

Avec la Sologne, le caractère du pays se modifie assez peu. Le sol reste plat, mais se couvre d'arbres, de bouleaux, surtout, qui en font une forêt très claire. De ci, de là, un fossé couvert de lenticules, un étang sans

roseaux, une mare saumâtre. Ailleurs, de larges espaces nus ou roses de bruyères.

Alors nous mangeons pour oublier cette vulgarité ; mais nous ne boirons qu'à Bourges, car les arrêts sont espacés.

Vierzon, ville active du Berry dont l'industrie fait la prospérité, s'élève au confluent de l'Yèvre et du Cher et au croisement des grandes lignes de chemins de fer. Elle comprend trois agglomérations contiguës formant autant de communes : Vierzon, ville où se trouvent l'école professionnelle, les ateliers de machines agricoles, une église du xv^e siècle, de nombreux établissements industriels ; Vierzon, village envahi aussi par les manufactures et Vierzon-Bourgneuf, centre de la batellerie.

Bourges, grande ville un peu endormie, s'élève sur un coteau peu élevé au-dessus de l'Yèvre et de l'Auron. Elle nous montre sa cathédrale Saint-Etienne qui la domine et plusieurs autres églises.

Le chemin de fer, après avoir coupé l'Yèvre et le canal, atteint Mehun-sur-Yèvre et suit le Cher. Il est joli, le Cher ; ses eaux se hâtent ; il écume et bondit.

C'est sous une pluie violente que nous le voyons. Depuis Bourges, des averses torrentielles se succèdent presque sans relâche ; le paysage devient tout gris, l'horizon nébuleux. La pluie qui flagelle notre wagon nous atteint par le plafond en mauvais état. Nous commençons même à nous inquiéter : Voyez-vous demain, dans les gorges du Tarn, la caravane sous l'ondée ?

Nous passons à Châteauneuf du Cher, Saint-Amand, jolie ville qui montre encore les ruines de son château, le Mont-Rond, puis à Montluçon toujours sous la pluie. George Sand a écrit que

le Berry renferme « quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque ». Nous apercevons bien les chemins creux bordés de haies, les ormeaux en quinconce, les vieux clochers et quelques tours délabrées, mais ces beautés légères ne réussissent point à donner la grandeur au paysage. La tuile grise et indigente ; des maisons sans étage, parfois en ruine, attestent le dépeuplement du pays. Des champs incultes, où courent des bœufs rouges, la queue en fronde ; des talus, brûlés parfois, secs toujours ; des arpents de ronces, de chiendent, d'ajoncs ou de genêts ; des champs de sarrasin dénotent une fertilité restreinte. Les haies de grands arbres tondu, défigurés et moribonds qui limitent les héritages, les saules, les peupliers en têtard au milieu des cultures, les groupes de chênes au milieu des moissons, les vipérines et les inules, seule parure des prés humides, les pommiers sans pommes, les noyers sans noix, les champs sans travailleurs, un canal sans bateaux ne révèlent ni la richesse du pays, ni l'intelligence de ses habitants.

Montluçon, malgré l'animation de ses rues, malgré l'activité fébrile de sa gare, nous laisse une impression désagréable, tant à cause des flots de l'averse à travers laquelle nous la voyons, qu'à cause du nuage d'épaisse fumée qui l'enveloppe.

Au coin d'un champ, du côté d'Évaux, l'apparition d'une jeune fille aux fraîches couleurs, abritée sous son parapluie, cheveux bruns, yeux fauves et corsage bleu, parvient pour un instant à rompre la médiocrité du paysage.

Le passage du canal du Berry au-dessus du Cher a captivé un instant notre attention.

Le Cher est franchi, les collines se relèvent, jaunes de genêts reflouris, les meules triangulaires entourent les pauvres villages délabrés.

Les arbres sans branches, les châteaux rustiques parfois à demi ruinés à la cime des collines, la gorge profonde du Cher qui, près de sa source, fait mille détours en bondissant sur les écueils de son lit, commencent à nous intéresser. C'est le Bourbonnais, moins banal que le Berry.

A Chambon, la voie franchit sur un viaduc de 250 mètres, haut de 92, l'aimable vallée de la Tarde.

Le pays se relève encore : nous entrons dans le Massif Central, dans le pays pittoresque. Bien loin s'étend un vaste damier de champs cultivés, coupé de landes, de genévriers et d'étangs glauques, parcouru par des chemins en lacet ; sur un promontoire, le Château de l'Ours projette ses tours délabrées. Le Puy-de-Dôme et les lointains sommets de l'Auvergne, arrondis et noirâtres, qui ferment l'horizon vers l'est, forment un fond grandiose à ce coquet tableau.

Eygurande ! « Les voyageurs pour Neussargues changent de train ! »

Cet incident imprévu nous bouleverse, nous obéissons, cependant, bien que nous eussions dû demeurer, paraît-il.

Nous descendons à présent la vallée du Chavanon, âpre, sauvage, où bondissent les cascades, où roulent des torrents furieux au pied des côtes rocheuses ; et par une série de cascades nous atteignons la Dordogne, rivière limpide, torrentueuse et peu profonde, large à peine d'une trentaine de mètres. Elle coule au fond d'une froide gorge boisée dont les hautes fougères et les bruyères cendrées emplissent toutes les clairières. Deux fiers châteaux couronnent les collines escarpées : Thynières où résida, exilée, Marguerite de Valois, et Vals flanqué de quatre fières tours.

Cependant, l'estomac n'a pas perdu ses droits

et comme les nôtres s'agitent, surtout depuis notre translation à Eygurande, nous atteignons les sacs aux provisions. L'heure du goûter dans les Ardennes, du reste, a sonné.

Mais à peine M^{me} Guérin a-t-elle étalé la nappe que le train s'arrête.

Bort ! 45 minutes d'arrêt. Les victuailles regagnent leur réduit. Voyez-vous Guérin surpris avec ses deux poulets sur le pouce ? « Vrai ! il en montre un, d'appétit, celui-là ! » remarque un indigène.

Bort ! Ce nom ne nous dit rien. C'est cependant une ville de cinq mille âmes, à laquelle des mines, des manufactures de toutes sortes donnent une grande activité. Nous nous répandons dans Bort. La Dordogne l'arrose, déjà large, toujours profonde, claire et pressée, resserrée entre de hautes cimes boisées.

Au faite des collines de la rive droite, se dressent les fameuses orgues formées de colonnes basaltiques de cent mètres de haut et de dix mètres de diamètre. De loin, cette roche, longue d'une demi-lieue, ressemble aux tuyaux d'un orgue géant. Un petit hameau caché au pied resterait invisible si l'on ne distinguait les minces fumées qui s'élèvent de ses misérables toits.

Un peu plus loin, à l'altitude de neuf cents mètres, s'élève le puy de Bort, que nous n'avons pu voir.

Une belle avenue conduit au centre de la ville. C'est jour de foire. Elle est noire de monde. Les éleveurs, les maquignons, longue blouse bleu sombre, chapeau mou à demi pointu, visage allongé, barbe et favoris épais, dos légèrement voûté, passent lentement, appuyés sur le bâton de néffier, l'air placide. Des paysannes endimanchées, en coiffe noire, jaune et blanche, quelques dames bien attifées, des jeunes filles de village,

mal à l'aise dans leurs toilettes surannées, cheveux noirs, teint basané, l'air heureux, babillent sans passion ; aucun désir n'éclaire leur visage ; toutes vont sans hâte par deux, par quatre, comme à une procession.

Le bourg, rassemblé autour d'une haute église et de la statue de Marmontel, l'enfant du pays, paraît fort coquet ; mais le temps nous manque pour le visiter. Nous avons besoin de nous rafraîchir. Nous tombons mal : le vin fait grimacer ; la bière est fade, le café odieux.

IV. Les lacets du Cantal

De Bort à Neussargues.

C'est une route bien jolie que celle de Bort à Neussargues ; la Compagnie d'Orléans, qui l'a construite il y a quatre ans, attire par là les touristes qui maintenant affluent dans des solitudes connues seulement de rares naturalistes et de quelques artistes.

Une brave paysanne a monté dans notre wagon et tout de suite la conversation s'est engagée. Aimablement elle nous instruit sur le genre de vie des populations, sur les cultures locales, sur les curiosités de l'endroit. Elle fait l'éloge des galettes de sarrasin, que tout le monde préfère au pain et qui souvent constituent le dessert. Vraiment, nous regrettons de la voir descendre à Champs, la première station.

« Si vous passez dans les Ardennes, lui dit Valmyre en plaisantant, j'aurai le plaisir de vous recevoir à Charleville.

— Et moi, réplique-t-elle avec un sourire spirituel, je vous invite tout de suite à me faire visite, et je vous promets de vous régaler d'une galette de sarrasin. »

Ce ne sont pas les Alpes, ce ne sont ni les Vosges ni le Jura, ces montagnes nouvelles pour nous ! Comme la voie décrit incessamment des lacets, nous ne pouvons nous faire une idée nette que des détails du pays ; les chaînes, les puy nous apparaissent sans aucun ordre. Le soleil nous dérouté ; tantôt à droite, tantôt à gauche, il dore de ses rayons vespéraux les flancs des monts du Cantal et nous permet de distinguer jusqu'à cinq plans de montagnes et un vaste amphithéâtre d'une ampleur étonnante, d'une majesté sublime.

Le pays semble un plateau fort élevé, creusé de vallées profondes comme des abîmes, hérissé de croupes monstrueuses et d'énormes amas de roches ignées ou schisteuses taillées à vive arête. De simples bouquets d'arbres, et non des forêts, parsèment les flancs des montagnes dont le pied, singulièrement vert, se divise en petits prés clos de haies gigantesques, et qu'une main habile sait irriguer. Au fond de chaque vallée bondit un torrent de cristal. A l'est, les Monts-d'Or d'où descendent la Dore et la Dogne ferment l'horizon ; le majestueux puy de Sancy les domine. Au sud, dans ce pays tout bouleversé, surgit le plomb du Cantal, sombre et nu. Nous avançons, mais le caractère du pays ne se modifie guère.

Près de Riom-es-Montagnes, au sortir d'un de ces longs tunnels que nous franchissons à chaque instant, la voie forme une courbe majestueuse dessinant un cercle presque complet après avoir passé sur deux viaducs d'une grande hauteur. Elle se déroule souvent sur les plus hautes crêtes bien au-dessus des villages qui apparaissent tout petits dans les gorges. L'hiver, la neige tombe épaisse, il a fallu élever dans tous les talus exposés des pare-neige pour assurer la sécurité des convois.

Ces villages respirent la pauvreté. Les

domaines semblent vastes, mais ce sol basal-tique paraît si ingrat !

Sur les pentes douces, des seigles à demi mûrs, de frêles avoines ; sur les pentes raides, des pâturages gris dont les bœufs bruns, quelques chevaux, des chèvres, broutent les maigres touffes d'herbe, voilà toute la fortune de la contrée.

Cependant, parmi les toits de chaume s'élèvent quelques maisons d'ardoise et de moellons : aucune industrie ne s'est installée ; mais le chemin de fer, le tourisme ont amené l'aisance, ont forcé au confortable.

V. Neussargues. — Un village cantalien

« Le soir tombait, un soir si penchant et si triste,
« C'était comme la fin de tout ce qui existe. »

(C^hesse DE NOAILLES).

Huit heures ont sonné. Une nuit profonde s'étend sur toute la contrée. Au loin des étoiles perçant les ténèbres dessinent une longue avenue qui s'élève au flanc d'une montagne. C'est Neussargues. Nous arrivons. Le train nous fait passer devant de vastes magasins d'alimentation, des pharmacies, des confiseries, des hôtels bien éclairés.

Ce bourg tout neuf, créé en quatre ans par le chemin de fer, forme une tache brillante au milieu des plus sombres cantons auvergnats. Déjà il a bâti des écoles, un bureau de poste, une église. Un millier d'habitants désertant l'ancien Neussargues, caché à plus d'une demi-lieue dans la montagne, y sont accourus jouir d'une vie plus active et plus confortable.

L'instituteur, M. Raymond, a préparé notre séjour dans le Cantal. Malgré l'heure avancée,

il nous attend à la gare pour nous conduire aux quatre hôtels qui se partagent la caravane. La cordialité de nos poignées de main lui montre combien nous goûtons cette attention.

Le sort nous a désignés à dix pour l'hôtel Rodier, très confortable, où nous recevons le plus cordial accueil. Le repas abondant, plantureux et délicatement cuisiné, nous met en belle humeur :

- Potage aux choux.
- Œufs à la coque.
- Civet de lièvre.
- Traites rôties de l'Alagnon.
- Pommes frites.
- Poulet rôti.
- Salade.
- Fromages du Cantal.
- Gâteau fourré.
- Fruits.
- Desserts variés.

A l'hôtel voisin, Robinet. Templier et sa femme, Louise Desban, Angèle Charpentier et Isabelle Martin discutent d'impossibles combinaisons. Nous surgissons tout à coup avec la brusquerie de la gendarmerie. Ils n'en rient pas moins, enchantés de cette diversion.

Enfin, après une exploration nocturne jusque l'Alagnon qui de sa murmurante voix enveloppe la ville déjà endormie, nous gagnons nos chambres pour jouir du sommeil du juste, les oreilles pleines encore du bruit des trains.

Nous avons parcouru aujourd'hui 530 kilomètres.

VI. De Neussargues à la Canourgue

*Saint-Flour — Le pont de Garabit — Marvejols
— Le Lot — Banassac — La Canourgue.*

Mercredi 13 août.

Le lendemain matin, les membres de la caravane, frais et dispos, sont réunis à la gare. Après leurs adieux à M. Raymond, leur obligé collègue de Neussargues, ils prennent le train pour la région des causses. Le chemin de fer traverse le plus joli pays du monde. Au confluent de l'Alagnon et de l'Allanche, les plans des montagnes en se rapprochant offrent des points de vue délicieux. Plus loin, des torrents, des cascades au fond des profondes gorges, — celle de Barbery tombe de quarante mètres, — des roches pointues, des bouquets d'arbres, des fermes accrochées au roc, des sentiers tournants, de fiers châteaux comme celui de Saillans au faite des escarpements, enchanteraient le voyageur le plus blasé !

Par une série de rampes, la voie atteint un vaste plateau de bois et de moissons qui s'étalent autour des rares villages. Alors elle redescend et Saint-Flour apparaît.

Nous restons émerveillés devant cette petite ville juchée au faite de sa colline escarpée, isolée dans la plaine. Un jeune faubourg couvre la vallée ; une ceinture basaltique haute de cent mètres l'entoure d'un rempart naturel. Les antiques maisons dominent la colline. La vieille cathédrale domine les maisons.

Le train repart lentement et tourne comme pour nous permettre de mieux admirer ce site pittoresque.

Nous roulons à présent au pied des monts de la Margeride, couverts, non de forêts de châtaigniers comme l'indiquent faussement quelques géographies, mais de bois de chênes. A part quelques routes étroites, on n'y distingue que de misérables sentiers où ne saurait s'engager nulle voiture.

« Vous avez passé sans le voir le viaduc de Garabit ! » s'écrie tout à coup M^{me} Bienfait, riant aux éclats de nous voir précipiter aux portières. Nous en approchons cependant.

Bientôt nous le sentons au bruit spécial du train sur le fer. A droite, à gauche, partout le vide ; il semble que nous roulions en plein air. Au fond d'un gouffre aux parois tapissées de prés verts et où serpentent d'étroits chemins d'argent, se précipite la limoneuse Truyère. Certains trains accordent à la sortie quelques minutes aux voyageurs pour descendre et admirer en face la hardiesse de ce pont colossal, mais cette faveur n'a pas été demandée pour nous.

Cependant, grâce à la légère courbure de la ligne à la sortie du pont, les touristes placés aux portières de gauche peuvent se rendre compte d'une façon confuse de l'architecture de ce gigantesque viaduc. Son tablier de 448 mètres, ses quatre pylônes métalliques, son arcade de 165 mètres d'ouverture, sa longueur de 564 mètres, sa hauteur de 125, sa hardiesse incroyable, produisent un effet saisissant.

Eiffel le dressa en trois ans sur les plans de l'ingénieur Boyer.

Le voyage continue à travers des pays variés, hérissés de rochers, de dents aiguës, creusés de ravins, de vallées encaissées. Après avoir franchi je ne sais combien de ponts, de viaducs et de tunnels, nous atteignons Marvejols.

La modeste ville, pourtant active, emplit le

fond d'un cirque jaune d'ajoncs, au pied du Pic du Midi d'Aubrac.

Au Monastier, les pentes deviennent plus arides encore, les arbres plus rares ; la vigne cependant reparait.

Nous débouchons dans la vallée du Lot, torrent gris, assez étroit, courant avec une pente énorme au fond d'une gorge boisée.

Nous descendons à Banassac-la-Canourgue. Quel nom barbare ! Six antiques voitures nous emportent. A vive allure nous traversons le Lot, puis le petit village de Banassac, et par une étroite campagne d'arbres fruitiers, de vignes, de maigres cultures, nous gagnons La Canourgue.

C'est là que nous ne passons pas inaperçus ! Le bruit assourdissant d'une file de six voitures au grand trot à travers l'unique et étroite rue attire sur les seuils la légion des curieux de la bourgade : braves paysans en habits de travail, ouvrières aux manches retroussées, en jupon court. Les fenêtres s'ouvrent à tous les étages, encadrent des couturières en petit tablier, de jolies brunes au teint coloré qui répondent à nos saluts par de gais sourires.

Le village, noir et vieux, avec ses maisons serrées, jetées l'une sur l'autre, comme lorsque manque l'espace, est un des plus originaux de ceux que nous avons déjà parcourus.

Nos voitures tournent et s'arrêtent sur une place dénivelée au pied d'une vieille tour à horloge, ancien beffroi de la municipale.

M. Quentin, instituteur à Banassac, y avait réglé tous les détails de notre voyage, trouvé des hôtels, retenu les voitures. Nous le remercions bien sincèrement de la peine qu'il s'est donnée pour nous être agréable.

La caravane se scinde encore. Le mouton,

l'animal du crû, fait presque à lui seul les honneurs de la table : Soupe au mouton, bœuf... au mouton, gigot, ragoût de mouton, fromage... de mouton. Tout est au mouton. Je dois à la vérité de dire qu'un rôti de volaille, aussi abondant que succulent, rompit très agréablement la monotonie de ce menu peu varié.

D'ailleurs, le repas, très substantiel, bien préparé, fut servi avec un aimable empressement. Tout le personnel de l'hôtel, visiblement, cherche à nous faire plaisir ; il y réussit d'emblée.

Le vin, bien agréable, coule à flots. Les prunes, les poires sont délicieuses.

Elles ne sont pas au mouton.

L'avare président nous a mesuré l'heure trop chichement : adieu le plaisir de siroter le café. Il faut le boire bouillant, ce qui est bon, mais d'un trait, ce qui est pénible.

VII. De la Canourgue à La Malène

*Le Val d'Urugne — Le Causse de Sauveterre
— Une descente vertigineuse — La Malène.*

Il s'agit à présent de franchir le Causse de Sauveterre, de La Canourgue à La Malène, en nous aidant de la vallée d'un étroit torrent, l'Urugne.

Vingt-trois kilomètres en voiture.

Nous reprenons nos places.

La route, accrochée au flanc d'une haute falaise calcaire, s'élève par des pentes rapides aux tournants brusques. Des roches monstrueuses la couronnent comme les bastions d'un immense capitolé. Dans les anfractuosités croissent à regret quelques arbres nains, des chênes, des buis, des nerpruns, quelques pins. La flore est maigre sur ces pierres brûlantes ; cependant la

lavande au puissant parfum fleurit partout où elle trouve une once de terre végétale. A droite, caché dans les arbres, le ruisseau tantôt mugit au milieu des quartiers de roche, tantôt s'étale capricieusement en bassins limpides. Point de rives, tout de suite commence la montagne.

Les bons marcheurs, dès que les rampes s'accroissent, quittent la voiture et grimpent par des raccourcis rocaillieux.

C'est un spectacle étonnant que la vue d'un causse. Figurez-vous un immense plateau d'une morne tristesse, d'une désolante sécheresse, creusé de vastes cirques, bossué de mamelons, hérissé de roches, pavé de pierres roulantes et que ne verdit aucune végétation, vous aurez l'idée d'un causse. Quand une herbe courte parvient à y vivre, elle ne suffit point à gazonner le roc. Depuis les déboisements pratiqués du quatorzième au dix-huitième siècle, la France ne connaît point de déserts plus arides que ces champs de cailloux sans arbres, sans villages, sans une auberge pour le voyageur. Si loin que porte la vue, elle n'embrasse que le même espace maudit. Aucun chant d'oiseau, aucun crissement de cigale; aucun vol d'insecte pour animer ces solitudes! Seuls, le vautour et le milan planent au-dessus des corniches. Le laboureur n'y trace aucun sillon, le pâtre n'y conduit point ses troupeaux.

Lorsque viendra l'automne, la pluie ramènera un peu de verdure sur le causse; le mouton, de sa dent terrible, le rendra plus indigent encore. L'hiver en fera une solitude effrayante. A cette altitude de mille mètres, la neige dure trois ou quatre mois; un froid intense arrête la circulation, intercepte les communications entre les rares hameaux cachés au fond des gorges.

Dans une dépression, nous apercevons bien loin un misérable hameau de quelques maisons grises. C'est le Mail de Feret. « Il y a une école,

nous dit notre cocher ; tenez, ce toit rouge, à droite ! Elle est tenue par une institutrice.

— La malheureuse ! ConteZ-nous donc son crime !

— Elle n'est coupable d'aucun crime et n'en commettra point ; la dignité de sa vie lui vaut le respect de tous ; elle a une bicyclette.

— Pour descendre, soit ; mais pour remonter ?... »

Parfois entre trois roches où dans une cuvette l'eau apporte un peu de terre végétale, l'homme se hâte de cultiver. C'est ainsi que nous passons auprès d'un pauvre blé barbu, d'un maigre champ de topinambours, de trois gerbes d'avoine dans un lopin de deux ares.

La descente commence, les maisons reparais-sent : une d'abord, la baraque de l'Espinelous, puis un pâté : c'est le hameau des Récoulettes, puis quelques fermes : le Mazel Bouissy. Les apiculteurs (comprenez Lécaillon et Dromard) sont là visiblement intéressés par un rucher original. Les ruches sont autant de troncs d'arbres creusés, de toutes tailles, de toutes formes, posés à l'abri des roches sur un tertre étroit, penchés les uns à droite, les autres à gauche et quelques-uns bien droits, raides comme la justice.

Les rochers qui surplombent la route ici sont en calcaire plus tendre ; parfois ils s'éboulent, au grand péril des voyageurs. Il y a deux ou trois ans un quartier de cent mètres cubes s'abattit sur la route même sans causer d'accident.

La descente s'accroît ; de rapide elle devient vertigineuse. Templier, dont la voix mâle nous avait charmés à l'ascension, se tait à présent. La peur s'empare des moins braves qui « préférèrent aller à pied ». Pour le déshonneur de notre

sexe, nous devons convenir que les messieurs descendirent les premiers. Les dames tenaient bon et la mauvaise langue de Clin, dépité, voulait que ce fût par paresse et non par bravoure. La quiétude de notre cocher, le pied sûr de ses chevaux, nous inspiraient assez de confiance : tous ceux de notre voiture demeurèrent ; mais les dames ouvraient de grands yeux, se taisaient, détournaient la tête pour ne pas voir la vitesse que la pente accélérât toujours ; aux tournants dangereux sur le bord du précipice, elles poussaient de petits cris effrayés, cependant que le cocher, impassible, continuait à guider sûrement ses chevaux, qui trottaient d'un pas égal à la cadence de leurs grelots.

Au fond de cet entonnoir effrayant apparaît La Malène. Nous arrivons. Les dames à nouveau rient, chantent et babillent : le danger passé est vite oublié.

C'est un singulier village que La Malène. Partout des murs fortifient les propriétés ; les toits sont en pierre, les maisons creusées à moitié dans la roche. Des écuries, des hangars ne sont parfois que les anfractuosités aménagées.

Mais nos conducteurs ont bien gagné le verre de vin que nous leur offrons.

Le Tarn coule à nos pieds. Un beau pont le traverse. Devant nous passe la route qui d'un côté conduit à Sainte-Enimie, de l'autre à Millau.

M. Poujol, instituteur à La Malène, a fait préparer les sept barques qui nous attendent. Nous aurions souhaité le voir pour l'en remercier ; mais il était en vacances.

VIII. Les Gorges du Tarn.— Une descente mouvementée.

En barques de La Malène au Rozier — Le Déroit — Le Cirque des Baumes — Le Pas de Souci — Les Vignes — Les Rapides.

Rien ici ne fait prévoir une rivière dangereuse. « On compte douze rapides, nous déclare notre nautonier, mais aucun n'est vraiment dangereux. » Ce mot vraiment fait passer encore un petit frisson sous les peaux féminines.

Les barques sont plates. Gaffe à l'avant, gaffe à l'arrière, cinq passagers dans chacune, on part. Robinet hésite à monter.

Dès cet instant, nous vivons en pleine féerie entre la rivière et les rochers qui se disputent notre admiration. L'onde, tantôt resplendit comme un miroir, tantôt bouillonne parmi les quartiers de roche où elle jaillit écumante ; ou bien ses remous s'avancent dans les profondeurs de grottes profondes, qui s'ouvrent à droite et à gauche. Elle laisse parfois au milieu et sur les rives de longues îles, des plages étroites de sable calcaire, son filet s'amincit tellement que nous craignons de nous échouer. Puis brusquement le flot se précipite avec des vagues qui atteignent la taille de l'homme.

La couleur du Tarn semble indéfinissable ; il n'est ni bleu comme le Rhône, ni vert comme la Meuse, ni sombre comme la Seine, ni jaune-bleuté comme l'Arve. A demi trouble, à demi limpide, il paraît gris à l'ombre, blanc au soleil, vert dans les profondeurs, noir au pied des roches.

Quant aux escarpements gigantesques qui, à eux seuls, feraient la grandeur de ces lieux, ils

se dressent avec la verticalité d'un mur. Leur pied même plonge dans l'eau. Les crêtes, élevées de quatre à six cents mètres, se profilant sur le ciel bleu, taillées en pointes de lance, découpées en bastions formidables, revêtent mille formes fantastiques. Le bas soleil les colore de teintes magiques : ici, l'éclat des neiges, ailleurs, l'incarnat du sang ou l'éclat des métaux. Une épaisse verdure surgit de toutes les fentes. Des lianes tombant des saillies descendent en guirlandes jusque dans le flot qu'elles égratignent. Mais, hors le mugissement des eaux, nulle autre voix que nos chants et nos rires n'anime l'écho de ces sauvages solitudes.

Les canons du Tarn commencent à Sainte-Enimie, mais nous ne visiterons que la moitié inférieure, la plus curieuse. Nos bateliers nous indiquent à mesure ce qui a trait aux différentes curiosités ; ils nous content quelques-unes des légendes de la contrée, et c'est par l'un d'eux que Bienfait connut la légende de Sainte-Enimie, digne d'être rapportée.

IX. La légende de Sainte-Enimie

Clotaire II avait une fille d'une grande beauté appelée Enimie. Malgré le désir de ses parents et les conseils de son entourage elle refusait toujours le mariage. Son père prétendit la fiancer même contre son gré. Enimie, alors, pria Dieu de la défigurer pour éloigner tous ceux qui aspiraient à sa main. Aussitôt, atteint d'une lèpre hideuse, son visage devint un objet d'horreur. Son médecin l'envoya se baigner à la fontaine salutaire de la Burle, en Gévaudan. Elle guérit, en effet, mais refusa ensuite de quitter les lieux témoins de sa guérison, qu'elle crut miraculeuse et fonda au flanc de la montagne

le monastère dont on voit encore aujourd'hui les ruines au-dessus du village où coule toujours la Burle. Elle y vécut jusqu'en 630.

Attirés par le renom de sainteté d'Enimie, des chrétiens accoururent en foule autour d'elle et bâtirent le village qui perpétue son nom. Puis ils entreprirent la construction d'un pont sur le Tarn ; mais chaque matin, en s'éveillant, ils constataient la disparition des pierres : tous les matériaux gisaient en désordre jusque dans le lit du torrent. Cet inquiétant travail nocturne ne pouvait être que l'œuvre du diable qui, dans l'intérêt de l'enfer, ne voulait à aucun prix permettre aux populations de la rive gauche d'approcher la sainte à leur tour. Chacun s'en convainquit un matin en découvrant sur plusieurs pierres renversées des stries qui évidemment étaient des traces de griffes et par une odeur de soufre qui émanait des décombres.

Les habitants allèrent trouver Enimie.

La même nuit, la sainte fille quitte sa cellule, rejoint le diable au Pas du Souci et se met à le poursuivre. C'est une course folle à travers monts et torrents. Au bruit, accourt saint Chély, qui habitait une grotte au bord du Tarn. Il offre son aide.

— Non ! dit la sainte ; je me sens assez forte pour l'atteindre ! Et ce disant elle fait rouler sur Satan un rocher qui l'écrase. Ce rocher est devenu le Chaos de l'enfer.

Le lendemain le pont était fait.

X. Les détroits. — Le roi des Rapides

Au début de la descente, nous nous trouvons devant deux entrées gothiques naturelles au-dessus des quelques vignes qui escaladent encore les pentes.

Voici le château de Planiol où, en 1527, le sire de Montesquieu livra combat au duc de Rohan.

Nous franchissons le premier rapide sans grande émotion : nous nous attendions à mieux. A droite s'ouvre la Grotte des fées où furent trouvés divers objets préhistoriques, puis une autre, un peu plus loin où, en 1793, quarante-huit prêtres proscrits trouvèrent un refuge.

Une pointe de la rive gauche, près du deuxième rapide, montre les ruines du château de Montesquieu. Dans une grotte voisine, la comtesse de Montesquieu se cacha pendant neuf mois en 1793.

Les crêtes, qui de plus en plus se resserrent, offrent des contours étranges : une grosse mère sans corset suivie d'un pioupiou intéressé ; la dame à l'ombrelle, frappante de ressemblance. L'ombrelle est formée d'un arbre planté obliquement sur une aspérité. La momie, dans la grotte du même nom, est figurée par une roche à plat dans l'eau.

L'émotion augmente au troisième rapide. Au quatrième, un bloc énorme suspendu au-dessus de l'eau et qui ne parvient pas à tomber, donne une impression voisine de la peur qui fait pâlir Robinet au passage.

Nous pénétrons dans le Détroit, sombre couloir aux parois lisses, usées par le frottement des hautes eaux. La barque, par instants, frotte les galets du fond et l'on entend comme le bruit d'un frein qui la ralentit.

Fanny Avril, qui jusqu'ici s'était correctement tenue, commence à donner des signes d'agitation. Au moindre heurt elle voit déjà la barque en l'air et pousse de petits cris apeurés.

Julia Gouveno, pour se ménager un sauveteur en cas de sinistre, s'efforce de gagner les bonnes grâces du timide nocher.

Près de La Croye, nous assistons au Chapitre des moines, en un vaste amphithéâtre qui s'ouvre

au sommet des falaises. Je ne sais ce que discute ce conseil d'êtres immobiles, qui contraste singulièrement avec le spectacle de nos assemblées délibérantes modernes, puisque nul éclat de voix ne sort de ces pierres, que nul geste ne les anime.

Nous arrivons au Cirque des Baumes, formé de rocs et d'aiguilles d'un effet saisissant. Les roches cyclopéennes obstruent tout à fait le lit du torrent ; le Tarn s'engouffre sous leur chaos : il faut débarquer.

Il y a dix-huit jours, un jeune imprudent se noya pour avoir voulu forcer le passage.

Nous devons courir trois kilomètres en voiture au-dessus du Tarn et au-dessous des falaises. Dès que le conducteur nous a conté quelques histoires de pierres tombées, Robinet s'effraie, et devant chaque roche trop verticale fait claquer les chevaux.

Et nous comprenons bien sa peur. Figurez-vous qu'il y a trois ans une roche tomba sur une ménagère qui essayait sa vaisselle. Les assiettes s'écrasèrent ; la femme ne souffrit que de la peur.

Un autre jour, un rocher mit en bouillie les deux chevaux d'une voiture descendant la pente. Les voyageurs du coupé furent indemnes. L'histoire ne dit pas s'ils continuèrent la route à pied.

A ces récits effrayants, de grosses gouttes de sueur froide ont coulé sur les tempes de Robinet, qui trouve cette route bien longue. Sans façon, il a accepté le petit verre réconfortant offert par un généreux voisin. Le soir il ne put se souvenir de cet incident.

Aux Vignes, nous trouvons de nouveaux bateaux.

Si le spectacle des falaises ne gagne plus en beauté, en revanche, la rivière nous procure de

plus intenses émotions. A mesure que s'avancent les rapides, qui se succèdent à présent par séries, l'intérêt se concentre moins sur les curiosités des hauts sommets : Le buste de la reine Victoria, la tête de Charlemagne, la tête du cheval qui mange l'avoine dans le bac, la Japonaise, la commère, le vase de Sèvres, l'homme qui se mire, enfin Roméo aux pieds de Juliette.

Sans l'air impassible de nos hardis bateliers, qui manœuvrent avec une élégante prestesse, nous irions nous briser contre une roche ou sombrer dans un gouffre.

Il est des passages vraiment émouvants.

« Un soir de juin, nous conte notre nocher, par une nuit intense, éclairée seulement par les éclairs d'un terrible orage qui menaçait la vallée, l'inspecteur d'Académie de Mendé voulut se faire conduire en bateau de La Malène au Rozier.

— Soit ! lui dit le batelier ; mais je ne réponds pas d'arriver !

Nous arrivâmes cependant, après de terribles émotions, sains et saufs au Rozier. C'était une folie ! mais pouvais-je hésiter quand lui ne tremblait pas ? »

Nous comprenons quelles durent être leurs transes quand, en pleine nuit et sur un si frêle esquif, ils approchèrent du Roi des rapides, le plus dangereux de tous.

L'eau bouillonne au-dessous de nous avec une vitesse farouche. Elle frappe les quartiers de roche qui parsèment le lit pour rejaillir en lames de deux mètres. En arrière de chaque roche, le profond sillon qui laboure la surface dénivelée pourrait engloutir totalement la barque. Le grondement du flot nous assourdit.

La première barque passe. Nous respirons. La deuxième s'avance et fait deux ou trois pirouettes ; la proue se soulève ; la poupe à son

tour se redresse, on entend des cris. Mais elle reparait victorieuse.

La nôtre à son tour va passer.

« Attention ! » crie à son second le batelier d'avant.

Au même instant, nous nous sentons enlevés avec une vitesse inouïe sur le flot glissant pour retomber et remonter encore au milieu du tourbillon des vagues. Les gaffes se précipitent pour conserver la bonne direction. Que nous dérivions de quelques centimètres, ce sera fait de nous. Une haute lame s'abat. Pas un mot ne sort de nos bouches, pas un cri de nos poitrines !

La barque est remplie d'eau, mais le passage est franchi.

« On ne passe pas sans embarquer ! » laisse tomber comme une sentence notre hardi nautonier.

Les vêtements ruisselants, les jambes dans l'eau, nous demeurions transis de froid.

Dans la barque suivante, Louise Desban était bien plus trempée encore.

L'avant-dernière barque, voulant allonger son trajet pour laisser plus d'avance à la précédente, contourna une roche où rarement l'on passe. Mais ce mouvement rapprocha la dernière.

« Hâtez-vous ! » cria le patron.

Il était trop tard : le courant déjà trop fort précipita les deux embarcations dans le même passage. Durant quelques secondes, les passagers s'attendirent au heurt inévitable, quand d'un coup vigoureux le patron gagna une coudée. Le tiers de la caravane respira.

Au débarquement, les bateliers nous avouèrent que les passagers de ces deux barques venaient de courir un très sérieux danger.

XI. Le Rozier. — La bourrée

Le soleil plonge sous l'horizon ; ses rayons pourprés éclairent encore sinistrement la crête des rochers, alors qu'une brume délicate commence à masquer les pentes boisées. Cachés parmi les roches, de pauvres maisons isolées, des hameaux de trois masures délabrées semblent un baigne horrible. Des hommes passent là leur existence, cependant ; ces pauvres gens vivent de rien et, souvent, sont privés du contact de leurs semblables. Sans le crépuscule qui projette sur lui ses rougeurs, nous confondrions celui d'Eyglazines avec la roche qui l'abrite. Nul chemin, nul sentier ne conduit à celui de Plaisance ; quatre misérables maisons perchées à quarante mètres au-dessus du Tarn, avec un jardin de quatre mètres soutenu par des pierres.

En avant du Rozier, un pont et demi. En 1900, une crue emporta la moitié du premier. Le reste passa au rang de ruine, et l'on construisit quelques mètres plus bas celui qui existe aujourd'hui.

Nous débarquons, mouillés, grelottants, et en quelques pas nous gagnons Le Rozier, juste au point de contact des trois causses : Noir, Méjean, de Sauveterre.

Le petit village allonge son unique rue au fond d'un entonnoir. Il touche à Peyreleau, chef-lieu de canton assis sur un tertre voisin. Mais les deux rivières qui les séparent, le Tarn et la Jonte, limitent aussi deux départements. Le Rozier est en Lozère ; Peyreleau en Aveyron.

C'est un événement que l'arrivée d'une caravane de trente personnes, surtout à cette heure crépusculaire où les travailleurs ont regagné leurs foyers !

Un aimable collègue, M. Boisset, guide nos pas. Pendant deux jours nous pourrions apprécier son empressement à nous être agréable.



Après le repas, à l'Hôtel du Midi, notre coin de table trouve que l'on ne peut décemment se coucher si tôt.

Au débit voisin, quelques jeunes gens dansent aux sons d'un accordéon.

« Soyez les bienvenus ! » nous déclare avec un aimable sourire une jeune brune capiteuse, aux yeux ardents. Et pour nous faire plaisir, elle mène aussitôt une bourrée avec un entrain infatigable. En un clin d'œil, la salle s'emplit pour nous fêter ; les bourrées et les polkas du balai se succèdent jusqu'à ce que les dames, accablées de fatigue, demandent à rentrer.

Quelques-uns, dont le rapporteur, logent chez l'habitant ; ce ne sont pas les moins bien partagés.

XII. La vallée de la Jonte

Les Grottes de Dargilan.

Jeudi 14 août.

Au petit jour, tout le monde est debout pour aller à Dargilan, M. Boisset, M^{me} Boisset et leur fils nous accompagnent. Nous remontons la vallée de la Jonte en suivant les corniches du Causse Méjean. Rien ne sépare la route du gouffre où gronde la rivière. Certaines courbes font frémir, mais notre conducteur, toujours maître de ses chevaux, nous rassure. Cependant on ne songe point sans effroi à la catastrophe qui se produirait au moindre écart ou au croisement mal combiné de deux voitures.

En dessous de la route et jusque la Jonte, en face, dans le talus du Causse Noir, quinze, vingt

étages de champs minuscules de toutes les formes se superposent, étayés par des roches, plantés, les uns de vigne, les autres de topinambours ou de quatre brins d'avoine. La vigne se plaît dans ces rocailles ; elle pousse avec une vigueur inconnue en nos contrées. Des arbres fruitiers croissent çà et là, pruniers, mûriers, amandiers, figuiers, noyers ; mais, à part les amandiers, aucun ne porte de fruits. De hauts peupliers d'Italie s'alignent sur les deux rives de la Jonte que longe un étroit ruban de prés.

Un sentier linéaire court parallèlement à la rivière, en épousant toutes ses courbes. Les paysans, penchés sur leurs outils, sont occupés à la récolte des maigres produits de leurs champs ; une svelte jeune fille, dans une vigne, relève la tête et sourit ; des vigneronns grimpent des sacs de fumier dans des vignes où le sol n'est qu'un amas de gravier. On se demande au prix de quelles fatigues on parvient à bêcher un terrain si ingrat. A notre gauche, dans les fentes de la roche, croissent toujours les bouquets de chênes, de buis et de nerpruns.

Des aigles planent sur les hauts sommets ; des nuées de corneilles crient en tournoyant autour des roches sourcilleuses. Au Panorama des Terrasses, où les voitures stationnent un instant, nous avançons sur une saillie au-dessus de la Jonte ; la sauvage beauté du long couloir nous ravit, mais la profondeur de l'abîme donne le vertige. L'eau est si cristalline que l'on distingue de ce point les galets de son lit. Aux endroits les plus profonds elle se pare d'une teinte verdâtre très douce à l'œil.

Un peu plus loin, une pierre d'une centaine de kilos est venue se briser au beau milieu de la route ce matin même. Comment Robinet a-t-il, après cela, osé passer ?

Savez-vous comment sont faites les bornes sur cette route ? — De la première pierre un peu

plate qui gît sur la berge. Un simple chiffre peint à l'ocre, on redresse la pierre face à la chaussée, et voilà une borne !

Nous traversons quelques pauvres hameaux : Le Maqual, le Truel, les Douze : Pauvres moulins aux murs épais, pauvres écoles aux étroites fenêtres, pauvres masures aux toits de grossière ardoise, se confondant avec le roc. Une population infatigable au travail, aux mœurs simples et rustiques les habite, heureuse dans sa médiocrité, si l'on en juge par la gaieté qui épanouit les visages.

Si les botanistes escomptaient une ample moisson, ils furent déçus, car la flore estivale, sur un sol ingrat et homogène brûlé par un soleil implacable, offre peu de variété.

Vers dix heures, les voitures s'arrêtent en face de la grotte de Dargilan. Par un singulier retour, Guérin qui, hier, conduisait magistralement deux fiers coursiers, se laisse aujourd'hui porter par un chétif roussin dont le poil hérissé, les jambes cagneuses et les hi-han répercutés aux quatre coins de la montagne excitent notre hilarité.

Nous gagnons en petites troupes la Jonte par un sentier assez facile ; nous la traversons à sec, car elle s'est perdue un peu plus haut dans une fissure, puis nous remontons par un lacet jusqu'à l'entrée de la grotte, à l'altitude de 860 mètres. Cette montée nous prend trois quarts d'heure.

Les dames, alors, revêtent leur toilette de grotte : blouse et pantalons, jadis blancs, aujourd'hui d'une teinte plutôt risible. Le costume de Marthe Pondaven et de Julia Gouveno est si cocasse que seul leur rire sonore permet de les reconnaître. Ah ! quel dommage que nous manquent nos photographes des années précédentes !

La grotte de Dargilan était connue dès le xviii^e siècle ; elle fut à nouveau découverte il y

a trente ans par un chasseur qui poursuivait un renard. M. Martel l'explora en 1888 ; une société l'aménagea ; l'électricité l'éclaire depuis trois ans. Nous n'en finirions pas de décrire les merveilles des douze salles qui se succèdent sur une demi-lieue de long. Nous ne pouvons qu'esquisser une brève énumération.

Le visiteur se trouve tout d'un coup au centre d'une immense salle de cent vingt mètres de long, trente-cinq de haut, où les frêles stalactites étincellent à la lumière du magnésium. Dans la salle voisine on remarque la Vierge, la quenouille et son fuseau, un bonnet persan.

Le visiteur s'abaisse jusque la Sacristie pour atteindre l'Eglise, longue de soixante mètres, haute de dix, véritable cathédrale avec son transept, son abside, son maître-autel, sa chaire, des tribunes, un lustre, un cierge pascal et des orgues véritables, stalactites qu'il suffit de frapper en cadence pour entendre les sons de l'orgue.

Nouvelles merveilles dans la Grande salle de 190 mètres de haut : une tortue de huit mètres, une cascade, un escalier de cristal, un minaret étincelant, une Vierge dans son baldaquin, une massue de Goliath, des candélabres, une bannière dont les grandes draperies aux reflets métalliques tombent de la voûte, une cloche et un bourdon qui donnent des sons parfaitement imités.

Dans une autre partie nous passons par une fissure si étroite et si basse qu'il faut demeurer constamment courbé et les mains sur la rampe. Marthe Pondaven, toujours pétillante, nous y voyant rangés comme les chevaux à la mangeoire, la baptise du nom de Râtelier, qui fait fortune.

Au-dessous de la Grande cascade, qui descend de quarante mètres, s'étendent deux lacs minuscules. Marthe Pondaven, qui ne surveille jamais plus son pied que sa langue, tout à coup glisse,

tombe et se blesse, entraînant dans sa chute Mathilde Dromard.

Heureusement l'onde
N'était pas profonde.

Dromard déjà avec des allures de héros déchirait ses vêtements et prenait son élan pour sauter à l'eau : les noyées déjà s'étaient repêchées elles-mêmes. Elles s'en tirent simplement avec la chaussure mouillée et une égratignure à la jambe. Mais la jolie robe de Marthe resta bien fripée.

C'est la Galerie du clocher qui offre la plus belle cristallisation : une colonne éclatante de vingt mètres de haut. La visite du Cimetière termine l'exploration : C'est un champ étroit avec des colonnes brisées pour monuments.

Le visiteur revient à la lumière après deux heures de promenade souterraine. M^{me} Parizel, sortie une des premières, explore déjà les sentiers voisins. Elle y découvre, devinez quoi ? — Des fraises vermeilles, fruit bien rare à cette époque de l'année.

C'est l'affaire d'une trentaine de minutes pour regagner nos voitures, qui à une heure et demie se remettent en route pour Meyrueis, sept kilomètres en descente. C'est bientôt fait. M. Causse, instituteur à Meyrueis, est venu à notre rencontre, ne craignant pas une heure et demie de chemin pour nous faire plaisir.

Meyrueis est un bourg plein d'animation, mais singulier de prime abord à cause de ses maisons antiques aux larges portes cintrées. Au milieu de la grande place ombragée, des curieux qui vaguent d'un pas lent attirent à peine notre attention ; très affamés, nous ne regardons que nos hôtels. « Dix-huit ici et dix-sept là ! Avancez ! » ordonne le président. Nul ne réplique et

moins de deux minutes après le jeu des fourchettes nous réjouit.

Après le repas nous visitons la maison Monginoux, qui nous vend de superbes cartes et des gravures. C'est un brave homme que M. Monginoux. Un étourdi — je vous tais son nom, car il est sensible — pour sa part, choisit, acheta, paya et... oublia 38 cartes. Elles parvinrent avant lui à Orléans !

On revient. Au bout de quelques instants, M. Causse nous quitte. Nous descendons tous de voiture pour serrer la main de cet obligeant collègue.

La route s'achève sans beaucoup d'incidents : on babille, on chante en chœur, un chapeau vole ; Lécaillon le happe au passage ; notre cheval s'agenouille ; une main ferme le relève. On arrive avant la brune.

Quelques-uns voudraient visiter Peyreleau, l'aimable M^{me} Boisset s'offre à les guider. Mais gravement Robinet ordonne... de manger. Et comme le règlement nous oblige à obéir immédiatement aux injonctions du président... Ce que nous faisons d'ailleurs avec plaisir.

M. Boisset partage notre repas ; M^{me} Boisset arrivera au dessert. Mais où donc vont si mystérieusement Clin et Frisch au moment même où l'on sert le thé offert par notre charmante hôtelière ?

Si la Caravane a perdu une Hélène, elle en a trouvé une autre dans la personne de M^{lle} Frisch, très gaie, jolie, bonne musicienne, excellente chanteuse très simple de manières, qui de sa voix chaude chante l'Anneau d'argent, au plaisir de tous. Bienfait, Templier, Clin se font à leur tour applaudir. Et voyez comme c'est singulier : M^{me} Templier voudrait empêcher son mari de chanter. Et c'est elle qui fait l'office de souffleur lorsqu'il est embarrassé !

Après le chant, la danse. M^{me} Boisset nous

conduit voir danser une bourrée dans le café de la veille, puis dans un second. Elle-même, avec une grâce charmante, se mêle à la danse tandis que son mari tient l'accordéon.

Heureux village où les instituteurs restent si près des populations où ils exercent ! M. Boisset, du reste, est choyé de tout le pays. « Et chacun se mettrait au feu pour lui ! » nous ont affirmé nos cochers.

Ce soir-là, Emilie, Fanny, Julia et leurs camarades trouvèrent dans leur lit un parapluie et quelques poignées de gros sel.

Ah ! Frisch, et toi Clin, pourquoi riez-vous ?

XIII. Du Rozier à Millau

*Le Causse Noir — Montpellier-le-Vieux — La Roque
— Sainte-Marguerite.*

Vendredi 15 août.

Il est sept heures. Les cloches appellent les fidèles. On part tandis que le boulanger d'en face défourne d'énormes brioches de trois et quatre kilos qui nous émerveillent. M. Boisset est toujours des nôtres. Nous saluons au passage nos connaissances de deux jours devenues presque des amis en ces lieux où les gens se lient si aisément.

Un pont : c'est la Jonte. Un bourg avec une jolie école : c'est Peyreleau. Nous y prenons M^{me} Boisset et M. Carrière, instituteur et botaniste émérite, avec qui nous explorerons les corniches du Causse Noir.

La côte est rude pour y monter ! La plupart des caravanistes masculins descendent pour alléger les voitures. L'infatigable M^{me} Boisset déjà nous précède dans les raccourcis abrupts qui épargnent les trois quarts de la route en

quadruplant la pente. Au bout d'une heure et demie de cette ascension à vive allure, nous atteignons enfin la cime du causse, où nous jouissons du panorama magnifique des vallées du Tarn et de la Jonte. A cette hauteur de près de mille mètres, le Rozier-Peyreleau se réduit à un point, et la vigne de M. Boisset reste à peine perceptible.

Le plateau du Causse noir n'est couvert que de stipes plumeuses et d'un mince lichen : Ça et là, croissent d'énormes carlines acaules très décoratives. M^{me} Templier en arrache un superbe échantillon qu'elle veut emporter chez elle. Le plateau nourrit pourtant du gibier : pourquoi tous ces pièges tendus si les braconniers n'escomptaient le passage des perdrix ?

Nous rejoignons nos voitures, qui bientôt vers le Maubert refusent d'aller plus loin. Seuls, les Guérin, M^{me} Boisset et Fanny Avril, que Montpellier-le-Vieux n'intéresse pas, y conservent leurs places et descendent à La Roque Sainte-Marguerite, où ils nous attendront.

Nous sommes instruits que Montpellier-le-Vieux est à quinze minutes. Après une demi-heure de marche patiente, il reste encore à quinze minutes. Au bout d'une seconde demi-heure, une femme qui nous reçoit entre deux rochers nous prie de la suivre aux Roches qui sont toujours à quinze minutes. Nous en marchons encore plus de trente.

Mais la caravane n'est pas complète ! On se compte : il en manque quatre. Où s'égarèrent-ils ? Inquiets, nos regards se tournent vers tous les points de l'horizon : les jumelles découvrent bientôt à l'extrême droite les Pondaven, Julia Gouveno et Dromard, à qui nous faisons des signes désespérés. Les malheureux ont fait trop de chemin ; ils vont perdre une heure.

Nous accédons à Montpellier-le-Vieux par le Maubert, ferme au sommet du Causse noir. Sur

un espace de trois kilomètres carrés s'élèvent de hautes roches déchiquetées, aux formes étranges qui, sur ce sol bouleversé, les font ressembler aux vestiges d'une immense ville ruinée. A l'entrée de la ferme aux bâtiments délabrés, nous lisons cette inscription :

« Messieurs les touristes sont prévenus qu'ils sont tenus à prendre un guide à l'hôtel. On y trouvera des chevaux à selles. »

Et sur le bâtiment voisin :

« Hôtel de Montpellier-le-Viel, chez Robert propriétaire. »

Cinq cirques, profonds de cent vingt à cent cinquante mètres, entourés de ceintures rocheuses coupées de brèches, avec une forêt de colonnades, d'obélisques de soixante mètres, de portes ogivales, de tours élevées, de murs crénelés, de forts détachés, étonnent le regard et frappent l'imagination. Des cascades de pierres s'écroulant dans des précipices profonds de trois cents mètres ; des rochers aux formes fantastiques appelés : la Tête du Juif, la Reine Victoria, le Nez de Cyrano, la Porte de Mycène, le Forum ; une grotte de cinquante mètres, un aven insondable caché dans les broussailles, et tant d'autres curiosités naturelles, constituent autant de merveilles, qui excitent au plus haut point l'admiration des touristes.

Nous avons voulu gravir la plus haute roche, le Dominal : il faut y employer les mains, surtout celles des camarades, grimper à une échelle, passer par de si étroits couloirs que nous nous réjouissons d'appartenir tous à la race des maigres.

Un spectacle magnifique nous récompense : Au premier plan, la profonde vallée de la Dourbie, avec le ruban éclatant des routes

découpant la verdure des bois, les tuiles rouges de quelques villages du Gard et quelques châteaux, rompent la monotonie des versants de la montagne. Derrière, une chaîne sombre, aux cimes arrondies, se profile à l'horizon : ce sont les Cévennes, depuis le Lozère jusqu'aux Montagnes noires. L'Aigoual, à quelques lieues seulement, paraît dominer tous les autres monts. A droite, au-delà de cette dépression qui est Naurouze, apparaissent les Corbières.

— Un peu de courage, allons, Emilie Roux ! Voyez : il vous reste à peine quelques pierres à escalader ! Montez admirer les Cévennes : vous ne les voyez pas à La Cassine ! Vous n'allez pas vous rendre !

Mais Emilie ne veut rien entendre. Quelle chose affreuse : Elle mourra peut-être sans avoir vu les Cévennes !

La pente rapide dans le sentier rocailleux de la descente cause une grande fatigue doublée par la brûlure du soleil de midi. Nul n'a rien pris depuis le départ ; nos estomacs gémissent, nos pieds glissent sur les galets, les arêtes des cailloux percent nos semelles. Quel supplice pour les dames surtout ! Nous leur offrons le bras dès que nous pouvons, mais la plupart du temps il faut passer à la file. Jacquier murmure. Cécile, qui pourtant souffre, le calme comme elle peut ; Julia Gouveno, malgré tout, rit encore et M. Parizel se plaint de la soif !

Notre misère dure jusque vers une heure ; nous arrivons à la Roque Sainte-Marguerite, sur une claire rivière, la Dourbie. C'est un tout petit village.

La table est mise pour nous à l'Hôtel Nougarede où notre collègue, M. Imbert, nous a fait préparer un excellent repas, qui dissipe la fatigue. On nous sert des truites de la Dourbie, qui sont délicieuses. Le menu est confortable,

le vin exquis. Les langues se délient et la plus franche gaieté règne parmi les convives.

« Jacquier, ne mange donc pas tant d'amandes ! tu tomberas malade ce soir.

— Moi, des amandes ! »

On le confond en lui faisant tirer de ses poches quatre poignées de coques.

Mais pourquoi Louise Desban, M^{me} Bienfait et Templier se cachaient-ils pour rire ?

Au dessert, la joie est à son comble : c'est le 15 août. La caravane offre un bouquet à M^{me} Marie Boisset et à Marie Pondaven. Le Président trouva des accents émus à l'adresse des deux Marie qui à leur tour surent galamment récompenser l'orateur, les deux porteurs de bouquets et ceux qui, faute de mieux, n'avaient eu que la joie d'applaudir.

Templier, Hélène, M^{me} Benoît et Bienfait font entendre quelques-uns des meilleurs numéros de leur répertoire. Chansonnettes et monologues se succèdent sans interruption. Les bans claquent bruyamment. Malheureusement l'heure du départ a sonné. Robinet, toujours ponctuel, met fin au concert et tous s'empressent de regagner leurs places dans les véhicules qui, ce matin, nous avaient déposés au poteau de Montpellier-le-Vieux.

XIV. Millau.

Nos voitures nous emportent au galop à Millau (prononcez Miliou), au pied du Larzac, au bord de la jolie Dourbie, dans une ravissante campagne de cultures, d'arbres et de vignes. Nous croisons des bandes joyeuses, des voitures, des gens endimanchés. Des files de promeneurs suivent les berges de la Dourbie. Des rires joyeux, de gais propos éclatent de toutes parts, aussi bien de nos voitures que des guinguettes rou-tières, des seuils paysans, des tonnelles fleuries

et des maisons éparpillées dans les jardins et les vignes.

Une large rivière, petite Loire semée d'îlots : c'est le Tarn ; on ne le reconnaît plus tant il a grandi, tant il s'est assagi. Le torrent s'est élevé presque au rang de fleuve. Les maisons se rapprochent et se soudent, les automobiles hurlent, les larges avenues s'ouvrent de toutes parts, plantées d'arbres majestueux : c'est Millau qui apparaît dans un nuage de poussière.

À peine avons-nous reconnu nos chambres que nous nous répandons par la ville : d'abord pour nos adieux à M^{me} et à M. Boisset, de qui nous emportons un si gentil souvenir ; ensuite pour connaître les curiosités de la ville, qui n'a bientôt plus pour nous un secret grâce à M. Mouly, instituteur à Millau et ancien Conseiller départemental de l'Aveyron.

Nous visitons successivement le monument des enfants de Millau morts en 1870, le monument de la Ville de Millau, l'hôtel de ville, le beffroi, les deux temples, les maisons anciennes, le château construit pour M^{lle} de Fontanges dont la faveur fut si éphémère, la fin si hâtive et si malheureuse (1).

Un bon diner nous attend à l'hôtel de Paris :

Potage.

Pâté de lièvre.

Dindonneau aux olives.

Tomates.

Gigot de mouton.

Salade.

Crème vanille.

Desserts.

(1) Marie-Angélique de Fontanges (1661-1681) fut aimée de Louis XIV qui érigea pour elle en duché la terre maternelle de Fontanges. Sa faveur et son éclatante beauté passèrent vite. Elle mourut à Port-Royal, sans avoir habité le château de Millau que fit construire le roi pour elle.

M. Mouly a bien voulu partager notre repas. Les conversations s'animent, les bons mots fusent, la gaieté règne sur tous les visages.

Au dessert arrosé d'un verre de Chartreuse gracieusement offert par Marie Pondaven dont c'est aujourd'hui la fête, Robinet prend la parole et remercie M. Mouly d'avoir bien voulu guider la caravane à travers la ville et partager avec nous le pain de l'amitié ; il le félicite de l'honneur qu'il a eu de faire partie du Conseil départemental de l'Instruction publique et le prie de porter à ses collègues de l'Amicale le salut cordial des instituteurs et institutrices des Ardennes.

M. Mouly, très sensible aux applaudissements qui suivent cette courte harangue, remercie le président de ses paroles aimables ; il dit combien il est heureux de se trouver au milieu de collègues aussi gais et aussi sympathiques. Répondant à la délicate attention du président à son égard, il salue Guérin et le félicite de son titre de Conseiller départemental. Il admire l'organisation de nos voyages et regrette que le temps dont nous disposons ne lui permette pas de demeurer plus longtemps parmi nous. Il boit à la prospérité de la Caravane Ardennaise et à l'union des instituteurs pour le triomphe de l'école laïque et républicaine.

Les applaudissements éclatent de toute part. Des bans sont battus en l'honneur du sympathique M. Mouly.

« Maintenant on va chanter, » s'écrie Templier.

« Commence, Lécaillon ! »

Et Lécaillon, sans plus se faire prier, se lève et chante.

Et chante bien !

Vous pensez si nous fûmes ébahis.

— Oh ! c'est trop fort ! Mais pourquoi n'as-tu jamais chanté ?

— On ne m'en a jamais prié.

— Allons ! un ban bien mérité. Et un ban du Léman encore !

Les autres bons chanteurs piqués au jeu, M^{me} Benoît, Marthe Pondaven, Clin, Hélène, Bienfait, Templier, Benoit et M. Mouly, qui n'est pas le moins applaudi, nous charment tour à tour. Nous conserverons de lui un bon souvenir.

Et puis comme la journée fut rude, tout le monde dodo ! sauf les noctambules Jacquier et votre serviteur qui ne peuvent s'empêcher de faire un petit tour en ville.

XV. — De Millau à Rocamadour

*Rouergue et Quercy. — Séverac-le-Château — Rodez
— Capdenac. — Bassin houiller de Cransac, Aubin,
Décazeville — Le Causse de Gramat.*

« C'est l'aube ! Dans les airs, une brume éthérée
« Flotte. L'instant paisible est divin de fraîcheur. »
(Hélène SÉGUIN.)

Samedi 16 août.

Le ciel est bleu, l'air frisquet. Le soleil ne paraît pas encore ; la ville continue de dormir et j'entends Fanny Avril et Julia Gouveno se plaindre d'un réveil si hâtif. Au lieu de vous désoler, Mesdemoiselles, admirez plutôt cette vallée du Tarn qu'il vous est permis de revoir encore ce matin. Ce n'est plus le torrent limoneux et bouillonnant, mais une sage rivière qui meurt de soif.

La voie s'élève, s'élève — si bien qu'à la première station on ajoute au train une seconde locomotive. Les tunnels se succèdent et nous

cachent un paysage d'abord très joli, mais qui ne tarde pas à perdre sa grandeur dès que nous atteignons le plateau, sans routes ni villages, qui unit les Causses de Lézou et de Sauverre. — Le soleil a beau se lever sur cet espace froid, il ne parvient pas à égayer la campagne. Une terre rougeâtre, plus de vignes, des seigles encore verts, de maigres avoines sont des choses bien peu intéressantes.

Aussi, regardez : la moitié d'entre nous dorment comme dans leur lit ; et celles qui, comme Emilie Roux, s'agitent ne parviennent pas à les éveiller.

Mademoiselle, quel faux pas vous faites dans mon admiration ! Faites donc concorder vos actions et vos principes !

Finalement tout le monde chante pour s'éveiller... et pour éveiller les autres.

Au bout d'une heure nous changeons de train à Séverac-le-Château ; mais la route continue sa monotonie. A notre droite, un pli se creuse dans le plateau ; le pli devient une gorge, la gorge une vallée : C'est l'Aveyron qui vient de naître et qui rapidement grandit. Nous le quitterons à Rodéz dont nous approchons. Rien aux alentours ne décèle le voisinage d'un important chef-lieu. Nous n'en conserverons qu'une fugitive impression, puisque nous n'avons aperçu que quelques tours, quelques églises émergeant au-dessus des toits rouges et ce clocher pour lequel François Fabié, l'enfant du pays, écrivit une jolie poésie.

Autre pays, autres mœurs. Aux arrêts dans les gares, les voyageurs descendent à droite, à gauche du train et s'en vont où ils veulent à travers les voies dans toutes les directions, sans rendre de billet, bien entendu. Il en sera ainsi jusque Figeac.

Faites-en autant dans la plus modeste halte de l'Est et vous m'en direz des nouvelles !

Encore de longues lieues, puis tout à coup nous tombons en pleine fièvre industrielle. C'est Cransac, puis Aubin, ville neuve accolée à une vieille bourgade qui reste juchée sur une roche. Decazeville est à 7 kilomètres. Le sol est noir de charbon; un nuage de fumée obscurcit la contrée. Les bannes se balancent dans les airs, les machines sifflent, les forges ronflent, les courroies glissent. Nous passons au sein d'une vaste fourmilière humaine, à travers les maisons qui ont poussé partout comme des champignons.

Ayant changé de train à Capdenac, nous commençons à suivre le Lot, large de plus de trente mètres, profond, navigable. Bientôt, c'est Figeac, sur le Célé, puis la voie court sur un aride plateau, le Causse de Gramat, le causse classique décrit dans les livres : pays plat à perte de vue, couvert d'une herbe rare et grise, divisé en champs de toutes dimensions clos de murs de pierres sèches, plantés de rares noyers que le passant n'insulte pas. En plein midi, personne dans ces solitudes ; mais, vers le soir, on amènera des bestiaux passer la nuit dans les pâtures, car le pays se livre à l'élevage. Les foires de Gramat sont si renommées que plus d'un herbage ardennais y va périodiquement acheter des poulains et des bouvillons roux.

XVI. Rocamadour gare

Alvignac — La phalange d'amis.

Vous pensez bien que six heures de chemin de fer nous ont fatigués. On ne chante plus, on ne cause plus que distraitemment, on ne prête plus attention à rien : Julia Gouveno s'assied en plein sur son chapeau. Marthe Pondaven parle d'une



salle à manger de 35 mètres de long et d'une casquette de 70 mètres de haut !

Je crois qu'il est temps d'arriver. Nous nous y décidons à onze heures et demie à la gare de Rocamadour, en plein champ, à trois kilomètres de toute agglomération, escortée seulement de l'inévitable hôtel.

Une foule énorme descend, qui envahit aussitôt les autos et les voitures. Pour notre part nous en remplissons cinq. Bigre ! que les coussins brûlent sous ce soleil éclatant ! Cette affluence inaccoutumée qui depuis Figeac nous étonne est due, paraît-il, à une cérémonie singulière, la Bénédiction des bestiaux, qui tous les ans, le 16 août, amène à Gramat, à Rocamadour, tous les herbagers des environs avec leurs troupeaux.

Nous entrons à Alvignac à midi et demi après avoir croisé je ne sais combien de véhicules tous bondés, portant les voyageurs vers les diverses attractions voisines : Miers-les-Bains, Rocamadour, Presque, Lacave, Padirac, Souillac.

Alvignac, verte oasis au milieu du Causse, est un joli village de bazars, d'hôtels, de cottages et qui va prendre une rapide extension à cause de la récente exploitation des eaux de Miers.

Toute une phalange pédagogique nous attend à l'hôtel tenu par M. Chabrignac, instituteur à Miers, qui nous a reçus amicalement et traités avec une délicate attention :

M. Fabre, instituteur à l'Hospitalet (Rocamadour), qui a préparé notre séjour et organisé nos excursions aux environs ;

M^{me} Fabre, institutrice à l'Hospitalet, sa jeune femme, d'une aimable distinction, dont la conversation est si charmante ;

M. et M^{me} Pimont, instituteurs à Argentat, dans la Corrèze ;

Ce nom d'Argentat qui, pourtant sonne

gaiement, ne vous dit rien. Ecoutez et, désormais, vous vous en souviendrez :

En 1589, Henri IV, alors âgé de trente-six ans, passait un jour par Argentat. Il y passa la nuit, successivement avec quatre jeunes filles du village. Combien de rois, aujourd'hui, pourraient se permettre de telles prouesses ?

Mais continuons à citer nos commensaux :

M. et M^{me} Annès, instituteurs à Frayssinet-le-Gélat (Lot) ;

M. Lassaque, instituteur à Tourac (Lot), venu ce matin dans son automobile ;

M. Larousserie, instituteur à Aureil, près de Limoges ;

M. Jauvion, instituteur à Chabrignac (Corrèze) ;

M. Martel, instituteur à Alvignac.

A l'ombre des grands arbres, environnés de verdure et de fleurs, entourés des plus charmantes et charmants collègues et des meilleurs causeurs que nous puissions rêver, devant un menu délicatement servi, notre déjeuner devint un régal que ne cessa d'animer la plus douce gaieté. Nous étions devenus la Plus grande Caravane.

M E N U

Potage aux perles.

Pâtés de foie gras truffés.

Poulets sautés.

Haricots maître d'hôtel.

Bifteck.

Beignets d'Alvignac.

Desserts, fruits, café.

L'après-midi comporte la visite au trou de Padirac.

M. Lassaque fait, avec amabilité, au rappor-

teur les honneurs de son auto, où déjà ont pris place MM^{mes} Pimont et Fabre. Ce sort, digne d'envie, excite la jalousie de Lécaillon, qui reproche au rapporteur de n'adresser au passage, aux camarades, qu'un salut « hautain » et protecteur.

Mon cher Lécaillon, ne devrais-tu pas savoir que ma présence en si belle compagnie, et en si luxueux véhicule, m'ayant élevé d'un degré dans l'échelle sociale, je ne pouvais, sans déroger, te donner le salut habituel ?

Et puis, comme on dit chez nous, il vaut mieux faire envie que pitié.

Ecoute ceci pour te consoler ; ce sera comme si tu étais monté toi-même dans la voiture rêvée :

Assis sur des coussins moelleux, menés très doucement malgré du cinquante à l'heure, nous ne souffrions d'aucun heurt, d'aucun bruit, d'aucune poussière. Nous ne projetions aucun nuage sur ceux qui, comme toi, venaient péniblement dans une voiture de musée ; tous les gens s'écartaient à notre passage. Et, pends-toi, Lécaillon ! MM^{mes} Pimont et Fabre — l'amabilité même — avaient une conversation pleine d'intérêt. M. Lassaque est un gentil collègue.

XVI. Padirac. — Le plus grand trou de France

« Jè sais des gouffres noirs dont les bords sont charmants ;

« La liane à l'entour qui tapisse la lande

« Se balance aux parois et s'enroule en guirlande. »

(E. HARAUCOURT).

Le Gouffre de Padirac s'ouvre à sept kilomètres d'Alvignac, dans l'aridité du causse, par un orifice de trente mètres de large, presque circulaire, entouré de broussailles et de lianes, pro-

tégé par un simple grillage. Descendant d'abord quinze mètres, le touriste parvient à une première terrasse qui forme une corniche naturelle tout autour du trou. Il accède à une seconde terrasse par l'escalier Eiffel, véritable monument métallique de trente-six mètres. Un troisième escalier, en bois, conduit par une roche escarpée à la profondeur de 103 mètres, auprès d'une fontaine jaillissante accourue des flancs du gouffre. La rivière coule ; il faut la suivre par une chaussée presque horizontale qui l'accompagne sur une longueur de 300 mètres, puis par un couloir large de 3 à 8 mètres, haut de 35, aux parois tantôt blanches et tantôt noires.

La voie fait un coude, nous trouvons un port. Là s'amarre une flottille de barques à fond plat, où nous prenons place sept par sept. Nous glissons prestement sous une voûte de cinquante mètres de haut, large de dix. Le choc des avirons, le bruit de nos voix troublent bientôt le silence de ces ténèbres que, seul, rompait naguère encore le vol des chauves-souris. Jusque dans les moindres recoins, les parois de la grotte scintillent sous la lumière électrique ou magnésienne. Nous traversons le Lac de la Pluie, justement nommé des gouttes qui incessamment tombent de la voûte. Le lac des Bouquets, la Grande Pendeloque, les Bénitiers, nous émerveillent.

Nous atterrissons au Pas du Crocodile, nommé, non à cause de la forme de quelque cristallisation voisine, mais parce que le Crocodile, le canot de M. Martel, premier explorateur du gouffre, put tout juste y trouver passage. Après un kilomètre de cours, la rivière s'engouffre là sous un dôme étroit, qu'on n'a pu encore explorer.

Par un escalier, nous montons au Grand Dôme. C'est là une belle salle ! Cinquante mètres de large, 91 de haut !

Son lac suspendu, comme au premier étage,

la margelle de cristallisations qui l'entoure, sa cascade de stalactites, ses tapisseries étincelantes, ses lacs des Grands Gourds, longs de 120 mètres, séparés par une véritable cascade de six mètres et que des îles rocheuses subdivisent en plusieurs vasques, font de cette salle une des plus grandes merveilles du monde souterrain. Le visiteur reste frappé de stupeur devant la hardiesse qu'il fallut déployer pour fixer les appareils électriques à des corniches qu'on croirait inaccessibles.

Au retour, Marthe tremble à la pensée que l'esquif pourrait chavirer ; pour l'accoutumer à la peur, nous imprimons au nôtre un léger mouvement de va et vient qui la fait blêmir. Pensa-t-elle, à ce moment, à rappeler à Jacquier une vilaine histoire de pomme volée ? Qu'aurait-elle fait, la pauvre, si l'aventure de M. Martel lui était arrivée ?

En 1895, sa barque ayant chaviré, M. Martel se trouva tout à coup, avec ses deux collaborateurs, plongé dans l'eau et dans les ténèbres absolues, à cent mètres sous terre. Les trois explorateurs qui, par un hasard miraculeux, parvinrent à sortir du gouffre, durent, en apercevant l'orifice, trouver la lumière bien jolie !

Ce trou, cet « aven, » servait anciennement de cimetière aux bestiaux, et à diverses reprises, notamment sous la guerre de cent ans, de refuge aux paysans molestés par l'ennemi. Deux amateurs, MM. de Murat et de Salvagnac, l'explorèrent en 1865. MM. Martel et Gaupillat ne le visitèrent méthodiquement qu'en 1889, à l'aide d'un simple canot de toile qu'ils jetèrent sur l'étrange rivière insoupçonnée. Ils remontèrent émerveillés, après des fatigues surhumaines et des émotions à briser les têtes les plus solides. Successivement ils découvrirent deux kilomètres de galeries ; on estime qu'il en reste vingt et un à explorer. L'aménagement remonte à 1898.

C'est, maintenant, une des curiosités les plus courues de France. Aujourd'hui, en dehors de notre caravane et d'une autre organisée par le *Petit Journal*, trois cents visiteurs à cinq francs sont déjà descendus dans le trou. Il n'est que quatre heures et demie ; il en arrive sans cesse.

XVII. Miers. — Autour du Carlsbad français

Le retour à Alvignac par ce soleil de cinq heures déjà plus doux constitue une délicieuse promenade. Le rapporteur a bien volontiers cédé sa place d'auto au président qui veut commencer une cure à Miers et doit pour cela s'écarter de la route. L'effet de ces eaux tient du prodige. La constipation intégrale du président, qui remontait à plus de six mois, céda en quelques minutes.

Il est vrai qu'après six mois de beau temps, la pluie ne saurait tarder !

Les eaux sulfatées sodiques de Miers se rapprochent singulièrement de celles de Carlsbad ; elles leur sont supérieures, de l'avis des spécialistes. La source Salmière, limpide, légèrement amère, sort du lias, dans la vallée de Cazelle, à 1.500 mètres d'Alvignac, au débit de 2.400 litres par minute. L'établissement vient seulement d'ouvrir cet été.

Quant à nous, gens de voitures, par vaux et par monts, nous filons à Alvignac, d'abord, pour nos adieux à nos amis de ce jour, vers Rocamadour ensuite. Le pays, qui a verdi, offre beaucoup d'analogie avec quelques coins du centre de nos chères Ardennes : une succession de prés verts, de petits bois, de vergers, de pâtures peuplées de noyers et bordées de chênes décapités, ébran-

chés, de haies de cognassiers. Un quinconce de châtaigniers plusieurs fois séculaires précède Alvernac. Le noyer est l'arbre préféré du Quercy, il fait de la route une longue voûte de verdure ; seul il suffit à la fortune de plusieurs cantons, et l'on cite des villages qui, bon an mal an, vendent pour 40.000 francs de noix.

Le pays manque d'eau courante. Des ménagères rincent leur linge dans une eau trouble et rougeâtre dont nul ne voudrait se servir dans nos pays favorisés.

Nous passons auprès de quelques châteaux intéressants : Montal, restauré ; le Château des Anglais, qui connut une heure de célébrité au temps des Grandes Compagnies.

D'un tertre élevé, nous dominons tout le Quercy. Le Cantal se dessine à l'est, tandis qu'au lointain couchant moutonnent les plaines aquitaines.

Déjà la nuit tombe quand nous atteignons l'Hospitalet, village au-dessus de Rocamadour où s'élèvent les seules écoles laïques de l'endroit. Nous y laissons M^{me} Fabre.

XVIII. Rocamadour au clair de lune

« Tandis que Vénus monte à travers un ciel pâle,
« Les astres, un par un s'allument sous la voûte ;
« La nuit molle s'emplit de douleurs langoureuses. »

(E. HARAUCOURT).

Un spectacle féerique nous attend. Tandis qu'à l'occident les dernières lueurs crépusculaires s'éteignent au fond de la vallée, la pleine lune monstrueuse qui surgit à l'orient jette sa lueur sanglante sur le rocher. M^{me} Guérin, qui ne l'a jamais vue (on ne la voit pas à Sedan) reste

frappée de stupeur devant cet astre anormal. Les chevaux effarés lèvent la tête, prennent le galop ; nos voitures descendent la rampe à une allure vertigineuse. Les derniers insectes, les rares oiseaux, effrayés, s'envolent des berges de la route.

Tout à coup, à un tournant, à la sortie d'un bref tunnel paraît Rocamadour ! Il nous émerveille.

Notre route est suspendue au-dessus d'un abîme de 300 mètres, dont rien ne la sépare. Vingt lacets de routes sillonnent les flancs de la gorge. Un ruban blanc sinueux suit le talweg ; c'est le lit desséché d'un torrent, l'Alzou, la rivière sans eau de Rocamadour. Au flanc du rocher à pic, de la base au sommet, s'accrochent des maisons, des églises, en partie taillées dans la pierre, des tours que domine un audacieux château. Oh ! le merveilleux village ! Le soir accourt, le rocher s'éclaire. Mille points brillants s'allument et scintillent de toutes parts dans ce chaos de pierres, de maisons, de verdure.

Nous entrons par la monumentale porte du Figuier, débris des anciennes murailles, aussitôt suivie d'une seconde porte. Dans l'étroite rue de la Couronnerie, deux voitures ne peuvent passer sans se frôler et sans raser les maisons. Levez les yeux : des rochers de cent mètres en surplomb vous écrasent, des rues entières s'élèvent sur vos têtes.

C'est au pas et avec le fracas affreux des grelots et des voitures sur le pavé que nous traversons la ville. Il fait doux, tout le monde prend l'air sur les seuils, les magasins restent ouverts.

Le restaurant Chassaing est presque au bout de la rue. Nous y recevons un cordial accueil, nous y dinons bien.

Après le repas il faut bien sortir, prendre contact avec le sol, voir de plus près cette étonnante bourgade.

Quelle est cette musique joyeuse qui frappe nos oreilles ?

C'est demain la fête locale de Rocamadour et ce soir nous entendons les aubades. Un orchestre de six musiciens qu'accompagnent une vingtaine de jeunes gens parcourt la rue, jouant des airs à danser. La petite troupe stationne à tous les cafés.

Les moins fatigués des nôtres se répandent dans la ville que seule éclaire à présent une lune à demi voilée. L'étrange lumière ne fouille pas les profondeurs du roc. Les arbres profilent sur un ciel mat des pointes brillantes au-dessus du bas feuillage tout noir. Sur les lointains, elle se pose comme une cendre d'argent, et sur les objets proches elle revêt l'éclat de l'acier.

Les rochers, les maisons, les tours semblent grandis ; et dans ce silence nocturne l'abîme paraît plus profond.

Quelques lampes brillent encore aux fenêtres ; mais les passants se raréfient et le silence augmente de minute en minute. La dernière activité s'est réfugiée dans les cafés, les boulangeries et les boucheries.

Nous voulons entrer dans le débit où couchent six caravanistes et nous demeurons quelques instants sur l'étroite terrasse qui s'adosse au derrière de l'hôtel. Nous avons peine à comprendre comment des maisons peuvent s'asseoir sur un espace aussi restreint. Le paysage, vu de ces terrasses au-dessus d'un gouffre, en face d'une montagne et sous une autre, nous impressionne. Combien il doit être plus saisissant encore l'hiver ou un jour d'orage, quand hurle la tempête et que mugit le torrent !

L'alignement de la rue n'est pas voté ! Du côté gouffre les maisons se tiennent assez bien encore, mais du côté rocher, c'est autre chose. Dame ! il a fallu compter avec les arêtes, les saillies et les anfractuosités et ne perdre aucun coin.

Et ce n'est là que le rez-de-chaussée de la ville. Au-dessus des toits s'élèvent un second étage de maisons, puis un troisième ; entre les deux l'obscur clarté nous montre des rampes ; dans les rampes, de la verdure ; dans la verdure, des tours et des flèches.

Un millier d'hommes vivent là tranquilles, heureux peut-être, indifférents au danger de la chute des pierres qui les écraseraient comme des mouches. Nous exprimons cette crainte à notre hôte. « Oh ! il n'y a pas de danger, réplique-t-il de ce ton dégagé que donne la sécurité ; rarement il en tombe et les accidents sont rares. Une fois, cependant, il y a cinquante ans, une église tomba d'un seul coup avec la roche qui la supportait. Elle écrasa deux maisons, mais personne n'a dû périr. »

J'en conclus que partout le plateau central, dans le Lot comme dans la Lozère, les pierres ne tuent pas !

Montons ! L'escalier commence en face de l'hôtel.

En 216 marches nous atteignons notre gîte. Nos hôtes montrent une exquise amabilité. Nos chambres entièrement peintes au ripolin sont de la dernière propreté. Nous dormirons d'autant mieux que le réveil n'est fixé qu'à six heures.

XIX. Au Mont-Saint-Michel de la Terre

Les Sanctuaires — Le Fort — Le Château.

Dimanche 17 août.

Nous nous levons de bon matin ; le soleil éclatant qui brille sur la maison et sur la roche en surplomb nous chasse du lit. Nos ablutions terminées, nous descendons au restaurant où les

camarades nous attendent pour le petit déjeuner. Puis, suivis de la caravane entière, nous grimpons une nouvelle fois l'interminable escalier, non à genoux, comme les pèlerins, vous pensez bien, en récitant un ave à chaque marche, mais debout et courant pour être quittes plus tôt.

Au sommet, sur la première plate-forme se trouve l'intéressant bazar tenu par notre hôte, M. Victor Couderc. Là, miroitent à nos yeux toute la Saxe, tout Baccarat, mille objets d'art en métal précieux, vieil argent, acier bruni, maroquinerie, sans parler des inévitables sujets religieux.

La plupart d'entre nous profitent de cette occasion pour emporter différents souvenirs. Nos achats sont à peine terminés, que l'aimable M. Fabre nous rejoint pour nous accompagner dans la visite en détail de Rocamadour, ce joyau du Quercy, ce Mont-Saint-Michel de la terre.

Un guide nous dirige dans les sanctuaires et nous donne d'intéressantes explications.

La chapelle souterraine de saint Amador contient une crypte qui est le tombeau du saint, dévasté par les protestants en 1562. Une châsse conserve ses reliques. De leur côté, les pèlerins eux-mêmes ont mutilé le pied d'une vierge en bois dont on ignore l'origine : l'orteil a disparu, coupé par les canifs, dispersé en reliques.

La chapelle Saint-Jean contient le tombeau du templier Armand de Valon.

La chapelle Sainte-Anne montre un beau rétable du xvii^e siècle, en bois sculpté.

L'église Saint-Sauveur possède un intéressant portail. C'est un édifice du xii^e siècle, d'une sévère architecture.

La chapelle Saint-Blaise, aujourd'hui abandonnée, nous intéresse moins.

La chapelle de Notre-Dame montre des voûtes magnifiquement peintes, une belle chaire sculp-

tée et une galerie de confessionnaux. On y sacrait les évêques. Nous y lisons :

« Une indulgence de sept ans et de sept quarantaines est accordée à tout pèlerin récitant à genoux ou debout sur chaque degré de l'escalier conduisant de la ville à la chapelle N.-D., une prière, — par exemple l'Ave Maria ou simplement : N.-D. de Rocamadour, priez pour nous ! »

De nombreux pèlerins montent encore ainsi, mais près de la moitié trichent à chaque tournant : on nous l'a certifié.

D'autres inscriptions relatent la visite de Charles de Valois, Charles le Bel, et Marie de Luxembourg en 1324 ; de Robert d'Artois, Charles d'Anjou et Alphonse de Boulogne en 1245 ; de Jean de Valois en 1344 et de Louis XI en 1483.

En face, s'élève la chapelle Saint-Michel, à laquelle on accède par un escalier taillé dans le roc. La voûte est formée par le rocher lui-même.

Il nous reste à visiter la chapelle miraculeuse que remplissent de nombreux ex-voto, parmi lesquels l'épée d'un colonel, déposée en 1893 par une religieuse, sa fille, et celle d'un autre officier, originaire de Gramat, déposée en 1896. Là, trône la fameuse Vierge noire, statue en bois du XII^e siècle, recouverte de plaques d'argent. A la voûte est suspendue la cloche miraculeuse, fondue vers le VI^e siècle, qui se serait fait entendre autrefois sans que nul lui imprimât le moindre mouvement. Une inscription en rappelle les différentes dates : 10 février 1385 — 1435 — 1436 — 1454 — 1534 — 1542 — 1543 — 1544 — 1545 — 1549 — 1551 — 1554 — 1613 — 1614 — 1617.

Et depuis, plus un son ! Le temps des miracles est loin.

Sur le parvis, repose le coffre au verrou légendaire, bardé de fer, destiné à recueillir les offrandes des pèlerins.

Au-dessus, dans la muraille et fixée par une lourde chaîne, est plantée une épée grossièrement façonnée qui ne serait rien moins que la fameuse Durandal, la noble épée de Roland. Seulement l'histoire, qui vide parfois de vieilles querelles de famille avec la légende, nous assure que son passé est moins glorieux ;

La première Durandal était un vieux coutelas de fer mal façonné, forgé « à la mode de l'épée de Roland ».

Elle fut offerte vers 1780 au prince de Condé et remplacée par celle d'aujourd'hui, forgée pour les besoins de la cause, par un forgeron de Gramat.

Toute jeune fille qui parvient à toucher Durandal — notez qu'elle est bien haut placée — se marie dans l'année.

Marthe, l'irrévérencieuse, l'a touchée avec un bâton.

Ce qu'elle a envie, tout de même ! Voyez sourire sa sœur Marie ; elle ne veut rien dire ; mais bien sûre elle sait quelque chose. Le Prince Charmant a déjà dû rôder autour de Lannilis !

Toute femme qui touche le verrou miraculeux du coffre obtient un enfant dans l'année.

« Où est-il ? Montrez vite, » crient-elles en se bousculant. Toutes l'ont touché. Et même les jeunes filles ! Horreur ! Heureusement, aucune n'a la foi.

En face du précieux coffre est la statue de saint Dominique et son compagnon Bertrand, qui visitèrent Rocamadour en 1219.

C'est là aussi que fut découvert en 1166, dans la paroi du plateau de l'église Saint-Michel, le corps de celui qui, d'après la légende, serait saint Amadour, le Zachée de l'évangile. Malheureusement encore pour cette légende, l'érudition, plus sévère même que l'histoire, a démontré que le squelette ne remonte pas au delà du VII^e siècle.

Les travaux consciencieux de M. Rupin ont porté à la légende un coup fatal.

Nous passons dans la salle de réception des évêques, qui fut reconstruite en 1888. C'est là qu'une gravure nous donne une idée de l'ancien Rocamadour, tel qu'il existait avant les dévastations de 1562 et de 1793.

A côté des sanctuaires se dresse le Fort, ancien palais épiscopal flanqué d'une tour ronde fort élevée. Sous le rocher qui surplombe, ce monument de grande allure est véritablement imposant.

Nous continuons l'ascension de Rocamadour. Un sentier jalonné par les stations d'un chemin de croix, au milieu des arbres, conduit péniblement à une plate-forme où s'ouvre un Saint-Sépulchre placé au fond d'une grotte. Au-dessus, sur une terrasse dominant la ville, se dresse un calvaire en bois, rapporté de Jérusalem, comme l'inscription en fait foi. Dix hommes marchant pieds nus et se relayant incessamment le transportèrent à bras de la gare de Rocamadour au sommet du rocher où il fut érigé le 13 août 1887.

C'est là que nous attendent M. et M^{me} Clin, qui avaient devancé la Caravane.

Il faut monter encore. Au sommet du roc, dominant les escaliers, les rampes, et la ville dominant le Fort, les sanctuaires et le calvaire lui-même, se dresse le noble château. Son enceinte s'avance sur le précipice. Un escalier extérieur permet d'atteindre son élégant beffroi ; un chemin de ronde contourne tout le monument pour aboutir aux vieilles courtines. De là, le coup d'œil sur la vallée, la ville et le rocher, est admirable, tout simplement. La vue de cet abîme donne le vertige. Louise Desban le sait. Il existe, creusé dans le roc, un escalier de 236 marches qui relie au château les combles de l'église Saint-Sauveur. Le passage par cet escalier glace d'effroi les plus intrépides.

XX. Un jour de fête au village

A peine sommes-nous attablés pour le déjeuner que nous assistons au défilé des fidèles et de la jeunesse qui sortent de la messe. Nous avons dit que c'est aujourd'hui la fête patronale. Pauvre fête qui amène bien peu d'animation ! Aucune affluence de monde comme dans nos régions ; aucun préparatif de bal, aucune place pavoisée, aucune installation foraine. En dehors de la ville, sur un tertre étroit, un plancher sommairement installé doit servir au bal de la jeunesse.

Pour un lieu aussi saint, il sort bien peu de monde de la messe en musique ! Les musiciens, une vingtaine de jeunes gens, quelques brunes et élégantes jeunes filles au teint coloré, sans toilette tapageuse ; des mamans en retard sur la mode, quelques vieux grisonnants et courbés, en longue blouse et feutre mou, qui causent avec volubilité, voilà toute l'assistance ! Elle descend sans hâte les degrés de l'interminable escalier.

La jeunesse, arrêtée devant notre restaurant, va nous faire honneur. Toutes les portes s'ouvrent, la *Marseillaise* éclate.

Nos applaudissements font trembler les vitres. Cette jeunesse montre des figures de braves jeunes gens et de jeunes gens bien élevés.

« Nous jouerons tout ce qui vous fera plaisir ! » déclare, d'un ton courtois, l'un d'eux, en s'avançant vers nous.

Alors nous entendons une bourrée, puis je ne sais quel morceau, et enfin le *Chant du Départ* que nous accompagnons de la voix. Et nous voyons bien sur leurs visages rayonnants, qu'à leur tour ces jeunes garçons sont flattés. Tandis que dans l'escarcelle commune pleuvent nos oboles reconnaissantes, Robinet s'avance et,

dans une courte harangue, remercie les musiciens et la jeunesse de leur bienveillante attention. Des poignées de main s'échangent, l'enthousiasme est général.

Ensuite nous mangeons :

Saucisson, radis.

Omelette truffée.

Filet de dinde sauce tomate.

Aloyau de bœuf.

Poulet sauté.

Desserts : Fromage, gâteau, fruits.

Un président toujours pressé vient nous dire :
« Hâtez-vous ! il est l'heure de partir. »

Et immédiatement nous montons en voiture pour la gare de Rocamadour.

Ceux qu'un repas plantureux n'alourdit pas grimpent à pied par des raccourcis jusque l'Hospitalet pour voir encore une fois la rue de la Couronnerie, pourtant peu animée à cette heure méridienne. Les magasins ont étalé leurs richesses : les cartes postales placardent les murs ; d'énormes flûtes de pain pendent au soleil comme de gigantesques saucissons aux portes des boulangeries ; des fleurs égaient toutes les fenêtres ; le soleil grille la rue ; les cigales crissent dans les pierres et nul souffle n'apporte de fraîcheur en ces lieux.

Toute la caravane s'arrête à l'Hospitalet, et descend pour serrer la main que nous tendent avec une grâce charmante M^{me} Fabre et notre intelligent mentor M. Fabre, qui se sont dépensés pour nous faire plaisir : compagnons un jour, amis pour longtemps.

A la gare nous prenons trois autos pour franchir les douze kilomètres qui nous séparent de Lacave. Ce pays vallonné, âpre par endroits, qui sensiblement s'abaisse jusque la Dordogne, ne manque pas de beauté et sa vallée nous charme par ce clair soleil.

Les Grottes de Lacave.

Les grottes de Lacave, découvertes et aménagées par le savant spéléologue Armand Viré, s'ouvrent près de la route par une large caverne de plain-pied. Nous nous engageons dans un couloir sans intérêt de plusieurs centaines de mètres, nullement fatigant, bien éclairé et assez large pour que nous puissions passer deux de front.

Lacave est mieux aménagé que Dargilan. L'éclairage électrique des moindres recoins facilite singulièrement la visite. Nulle part de ces couloirs où les maigres eux-mêmes ont trop de ventre encore. Les concrétions, moins monumentales qu'à Dargilan, mais plus coquettes, mieux colorées, en font une vraie grotte de salon.

Certes, après Dargilan, après Padirac, elle ne peut provoquer en nous qu'une impression atténuée; mais convenons néanmoins que ses grandes beautés lui assurent un superbe avenir.

La première salle, c'est le Petit chaos. Viennent successivement la salle de la Tarasque, un couloir de neige avec un plafond d'aiguilles et de pendoques à peine grosses comme des macaronis; la Salle des trois Parques, qui étale un somptueux rideau dont les plis sont absolument naturels.

Guide par devant, guide par derrière, qui nous répètent un peu trop souvent, comme à des enfants ou à des vandales: « Ne touchez à rien! » nous visitons encore la Salle des lustres, très jolie, la Cascade, que doit montrer toute grotte qui se respecte, le Palmier, l'Eléphant (que nul n'a bien reconnu) et dans la salle du Grand Dôme — une des plus belles, — un véritable phare et une colonne supportée par trois pattes d'araignée.

Le fond est formé par la salle du Lac, pièce d'eau peu profonde, mais plus vaste que celle de Dargilan.

L'ensemble des galeries de ce labyrinthe mesure 1500 mètres.

Le retour manqua de tristesse. Une étrangère, montée dans notre voiture, vint s'asseoir auprès de Jacquier. Un curieux, une curieuse plutôt, demanda : « Qui est-ce ? »

De bonne humeur, Fanny et votre serviteur, sans plus penser, jetons un nom : « M^{me} Une telle !
— Pas possible ! »

Nous expliquons comment c'est possible, heureux d'exploiter cette veine inespérée. Vous ne pouvez croire comme cela prenait ! Les jolies bavardes, Julia, Emilie, Mathilde, Isabelle, rendaient des points de silence à Angèle Charpentier et à Marie Pondaven.

Les messieurs s'informent : « Est-il aussi dans ces parages ? Comment l'a-t-on su ? » Fanny bouchait tous les trous, car peu à peu nous apprénions toute la biographie du personnage, mari de la voyageuse.

Marthe, à l'arrêt, vient nous dire avec des yeux où nous lisons le souvenir d'anciennes haines et un geste manuel qui en disait long : « C'est un bien sale type ! Figurez-vous, parrain, que dans le Finistère... »

Bienfait surenchérit par une anecdote venue de l'Aisne.

Il est donc allé partout !

Et la prudente M^{me} Bienfait : « Prends garde, tu sais, Valmyre ; si elle entendait !... »

Templier nous souffle : « Donnez l'éveil, au moins ; dites de tenir les langues ! »

Jacquier, informé, rompt aussitôt la glace. Ce qu'il pérorait, ma filleule ! se rappelant à propos que l'amitié de la femme d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Le bateau prenait des proportions si épiques que nous jugeâmes à propos de porter l'attention sur d'autres objets.

XXI. Brive

Encens — Fleurs et chants.

« Que ferait un festin sans la salve joyeuse
« Des bouchons détonant hors des goulots dorés,
« D'où la mousse jaillit, folle et capricieuse ? »

(J. GAUTIER).

A cinq heures, nous prenons le train pour Brive où nous dormirons cette nuit. La route, sortie enfin des causses, devient jolie. La campagne n'est pas luxuriante ; l'industrie n'anime pas la contrée ; mais un horizon de vertes collines couronnées de bois, des rivières cristallines courant dans les prés, de coquets villages, des paysans, des ouvriers endimanchés sur les seuils, des jeunes filles aux fraîches couleurs trottant dans les jardins, aux gares des voyageuses tirées à quatre épingles, divinement chaussées et mieux chapeautées encore, un délicieux cirque de Montvalent — une tempée — avec un fond de moutons, de noyers, de maïs et de tabac, un donjon de Turenne qu'on croirait planté sur rien : tout cela forme un tableau enchanteur, délicieusement reposant.

Mais c'est une ville luxueuse, Brive-la-Gaillarde ! (1) Voyez donc sa gare monumentale ! Admirez l'opulence de ses larges avenues, la fraîcheur et l'éclat de ses constructions, l'animation de ses rues, la grâce de ses boulevards, la beauté de ses belles de nuit (je parle de fleurs).

M. Aize, instituteur à Brive, a préparé notre séjour. Absent aujourd'hui, il s'est fait remplacer par son collègue M. Nogier, mari de la vice-présidente de l'Amicale de la Corrèze.

(1) La Gaillarde, a cause de sa riante campagne.

Aux deux hôtels, car on fait deux groupes, nous sommes bien traités :

Potage vermicelle.
Œufs sauce tomate.
Foie braisé.
Cèpes à la provençale.
Haricots verts sautés
Poulet rôti.
Salade.
Dessert.

Ceux de l'autre hôtel mangèrent en plus des écrevisses.

Le repas s'y termine à peine que notre groupe fait irruption dans la salle. Un énorme bouquet surgit par une fenêtre, venu, nul ne sait d'où, si ce n'est Louise Desban et Frisch. Chacun se lève. Robinet, qui pourtant ne manque pas d'intelligence, finit par comprendre et se lève à son tour.

Alors, Dromard lit :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

En ma qualité de benjamin de notre vaillante caravane, il m'échoit l'agréable privilège de vous remercier au nom de tous de votre habile direction. Nous avons conscience aujourd'hui des nombreuses difficultés que vous avez rencontrées et de tous les soucis qui furent vôtres dans l'élaboration de l'agréable voyage que nous venons de réaliser avec vous. Surtout, nous avons pu apprécier avec quelle compétence vous avez organisé et conduit cette longue série d'excursions qui nous ont tant émerveillés.

Il semblerait, après l'admirable voyage de l'an dernier, que notre programme était amplement épuisé, mais vous savez créer la diversité : après avoir promené nos camarades sur les blanches cimes des Alpes, vous avez voulu cette année les

descendre dans les sombres profondeurs de la terre où d'autres merveilles leur étaient réservées.

Aussi, en revenons-nous tous enchantés, et, me faisant l'interprète de la caravane tout entière, je vous prie d'agréer notre plus sincère gratitude.

Les voyages de notre Société sont tellement agréables qu'ils incitent chaque fois tous ses membres à s'inscrire d'avance pour l'année suivante. Nous avons donc presque la certitude de nous retrouver tous au grand complet en 1914.

Veillez, cher Président, accepter ces fleurs qui sont l'expression de toute notre gratitude et bien vouloir vider avec nous la coupe de l'amitié.

Vive M. Robinet, notre excellent président !

Vive la Caravane Ardennaise !

Robinet répond avec beaucoup d'esprit et d'à-propos par un speech goûté de tous. Il n'oublia pas de remercier M. Nogier, notre collègue de Brive, de son amabilité à notre égard ; il le chargea de transmettre le salut cordial de la Caravane à l'Amicale Corrézienne.

M. Nogier, à son tour, exprima quel plaisir il trouvait de s'asseoir à notre table joyeuse et à guider parmi les rues de sa cité une caravane si curieuse d'apprendre et si fraternellement unie.

Des bans et des applaudissements chaleureux soulignèrent ces fraternelles allocutions.

Et vous ne sauriez croire combien le champagne délie les langues !

Il délia — oh ! ce fut aisé — celles d'Hélène, de Clin, de Templier, de Bienfait. Il délia celle de M^{me} Benoît qui se retient trop souvent et celle de Lécaillon, renouée depuis Millau.

Il délia celle d'Emilie Roux !

Non ! mais ne me regardez pas ainsi ! je vous l'affirme, il la délia ! Pour la première fois, Emilie fit entendre en public sa chaude voix !

Un ban, donc ! D'aucuns parlaient de la mettre

aux arrêts, pour la punir de nous avoir trop longtemps sevrés!

— Aux arrêts! Une dame! Emilie! Êtes-vous sages?

Beaucoup, même en dehors de la Caravane, à tous les sceptres de la terre, préfèrent ce nectar qui dore les coupes : nous en oubliâmes l'heure ; les moments sans soucis semblent si brefs ! M. Nogier, cependant, conduisit ceux qui voulurent faire le tour nocturne de la ville.

« Comme on se couche tôt, ici ! remarqua l'un des neuf en face de la solitude des boulevards (car Brive-la-Gaillarde a de jolis boulevards intérieurs et des boulevards extérieurs).

— Pas étonnant : à minuit ! »

Minuit ! Et dire qu'on devra se lever à cinq heures !

Mon vieux Robinet, tu t'en souviendras !

Les adieux sont faits aux Guérin et aux Blanchemanche.

Tandis que nous allons sur la route du retour, ils partent explorer les Pyrénées et l'Espagne. Les causses ne leur ont pas suffi ; des ambitions plus vastes les mènent à des horizons plus grandioses encore. Frisch, toujours pratique, a prié M^{me} Blanchemanche de lui rapporter un paquet de blanc d'Espagne.

Allez, Mesdames et Messieurs. Et surtout, revenez !

XXII. De Brive à Limoges

A travers le Limousin. — Limoges et la porcelaine.

Lundi 18 août.

Oui ! nous nous sommes levés à 5 heures pour partir à 6 heures 46 ! N'est-ce pas insensé ?

L'émeute déjà grondait, quand le plus raisonnable — ce ne pouvait être que Jacquier — nous

rappela qu' « on est instamment prié d'obéir ponctuellement et vivement aux ordres du président et de suivre exactement ses enseignements concernant le présent voyage d'agrément, sans se plaindre intempestivement ! »

Et puis une émeute ne réussit jamais le matin. L'oreille basse, lentement, nous gagnons la gare, d'où descendent déjà de longues théories de paysans accourus au marché : hommes aux longs favoris et sarrau bleu, femmes en bonnet blanc. Les vallées profondes, les collines escarpées et sauvages, les gorges noires, les rivières rougeâtres défilent sous nos yeux ravis. C'est la Corrèze, d'abord, puis la sombre Vézère, puis des forêts de châtaigniers chargés de fruits. L'accent méridional et la vélocité du débit peu à peu disparaissent, les teints pâlisent. Oh ! quelle belle jeune fille aux joues fraîches, aux dents blanches, sur le quai, à Oblat !

Nous passons à Pompadour, célèbre par son haras et son viaduc de 225 mètres de long ; nous franchissons la Dronne, la Loue et l'Isle à Saint-Yrieix.

Saint-Yrieix, ville assez modeste, montre de jolis monuments et une belle esplanade au sommet de la colline qui la porte.

Après avoir franchi la Vienne, large et belle rivière, au delà de Nexon, nous la côtoyons jusque Limoges. Nous entrons dans la ville, puis brusquement tout disparaît : c'est un tunnel de plus d'un kilomètre creusé sous les rues. La gare est à la sortie.

Nous ne pouvons passer sans visiter une porcelainerie. Par un nouveau tour de force présidentiel, nous y parvenons en une heure et demie. Nous montons par le Champ de juillet vers le haut de la ville pour gagner l'active manufacture où nous sommes attendus. Divisés en deux groupes, chacun sous la conduite d'un guide

intelligent, nous suivons tous les détails de la fabrication : le pétrissage du kaolin de Saint-Yrieix, le modelage de différentes pièces, les soins délicats que l'on fait subir à chacune avant la cuisson, le rangement dans le four, la cuisson et la décoration. Nous observons avec le plus grand intérêt les travaux minutieux qui accompagnent la décoration ; nous saisissons sur le vif la dextérité de main, la sûreté des ouvriers, l'art avec lequel ils exécutent les peintures et les dorures. Robinet a beau répéter : « Dépêchons ! » nous voulons néanmoins donner un coup d'œil au musée de la fabrique, qui expose un échantillon de tous les articles livrés au commerce. Nous y admirons des émaux artistiques d'une très grande richesse et des sujets d'art d'une réelle valeur. Limoges reste à bon droit fière de ses manufactures, d'un renom universel, qui font seules la richesse d'une ville de bientôt cent mille âmes, qui occupent 6.000 ouvriers et fabriquent 25 millions de produits. Aussi, quelle vie, quelle animation dans ses rues !

Une chose pas banale à Limoges. Les sœurs, tous les matins font le tour des hôtels avec de vastes sacs ; elles y recueillent tout le marc de café consommé la veille et en font un succédané pour leurs pauvres.

XXIII. De Limoges à Orléans

Le Retour — Encore six départements —

Le Limousin — La Marche — Le Berry — La Sologne

Nous n'avons que trois cents kilomètres à parcourir pour gagner Orléans, une misère, comme vous voyez !

Le pays reste intéressant : pittoresque parfois, joli toujours ; mais nos yeux n'en veulent plus

après huit jours d'épreuve continuelle et d'admiration incessante. Ils se portent moins à présent vers les horizons lointains ou proches que vers l'intérieur du wagon. Quelques compartiments rient, causent et chantent ; d'autres s'amuse à des jeux innocents : pigeon vole, mon corbillon ; chacun pose sa charade, chacun conte son histoire.

Les heures s'écoulent ainsi assez gaiement, mais la chaleur reste, la soif grandit. Les pays passent : le Limousin, la Brenne, la Champagne berrichonne, le Berry, la Sologne. Les rivières passent : la Vanne, la Gartempe, la Creuse, l'Indre, le Cher, l'Yèvre, la Soudre, le Cosson, le Loiret. Passent également les villes de La Souterraine, Saint-Sulpice, Argenton, Châteauroux, Issoudun, Vierzon. Six départements ont passé ! Nous franchissons la Loire, nous retrouvons Orléans. La pluie tombe.

XXIV. Orléans — Une ville intéressante

Nous changeons de train aux Aubrais et nous descendons à Orléans.

En l'absence de M. Renaudie, instituteur, qui eut l'obligeance de préparer notre séjour, un autre collègue, M. Papillon, est venu nous attendre aux Aubrais. Nous fûmes en outre reçus à la gare d'Orléans par M. Cavillon, instituteur.

Après avoir déposé nos bagages rue du Tabour, au Central Hôtel, près de la maison où habita Jeanne d'Arc, au centre des anciens quartiers, nous entreprenons la visite de la ville sous la direction de nos deux aimables collègues.

Orléans est une belle et grande cité de 75.000 habitants. Elle possède des rues magnifiques, dignes de Paris, parmi lesquelles la rue de la République, nouvellement percée, entre la place de la gare et celle du Martroi.

L'architecture de ses anciens monuments, tout imprégnés encore des grands faits du xv^e siècle, contribue à lui donner une puissante originalité.

La maison d'Agnès Sorel est devenue le musée Johannique. Le musée historique est installé dans la maison de Diane de Poitiers. Il existe encore le musée des beaux-arts et le musée Fourché.

La cathédrale Sainte-Croix, du xiii^e siècle, mérite une visite méthodique. Son portail et les deux rosaces ajourées de la façade, ornées de vitraux de 1706 et de la devise de Louis XIV, frappent l'attention. Mais les verrières modernes, — quinze ans seulement, — œuvre du grand artiste Jacques Galland, en constituent la plus originale curiosité. Elles remémorent l'histoire de la bonne Lorraine avec une grande richesse de couleurs rehaussant des costumes pittoresques. L'artiste, reproduisant un sujet mille fois traité, a su, avec un rare bonheur, s'écarter de tous les sentiers battus.

C'est là encore qu'on admire le mausolée en marbre blanc de Dupanloup par Chapu.

L'hôtel de ville renaissance, ancien hôtel du bailli Jacques Grosloot et ancienne résidence royale, n'offre extérieurement qu'un intérêt restreint. La cour renferme une copie d'un chef-d'œuvre de l'art français, la statue de Jeanne d'Arc de Marie d'Orléans.

Mais à l'intérieur, d'une grande richesse, nous admirons de belles sculptures de Jean Goujon ; dans la salle du Conseil le portrait de Dunois et d'autres tableaux, les portraits des anciens maires, les fauteuils sculptés aux armes de la ville ; dans la salle des mariages, la Mort de François II, reproduction d'une toile célèbre, une cheminée ancienne restaurée, un tableau représentant Jeanne d'Arc à Compiègne. La salle des commissions renferme le portrait d'Antoine Petit, fondateur du bureau de bienfaisance. La

cheminée de la salle de réception, ornée d'un beau vase de Sèvres, rappelle trois épisodes de la vie de Jeanne d'Arc. On y voit encore une copie de la Jeanne d'Arc d'Ingres, des tapisseries d'Aubusson, et les armoiries des maires antérieurs à la Révolution.

Dans le vaste jardin public situé derrière l'hôtel de ville, on a réédifié la chapelle Saint-Jacques, construite par les pèlerins, au xv^e siècle et qu'il avait fallu démolir en 1885.

Un autre monument digne de sa réputation, la statue équestre de Jeanne d'Arc, se dresse au cœur de la ville sur la place du Martroi. Elle fut édiflée par la ville d'Orléans « avec le concours de la France entière », dit le socle, le 8 mai 1853. C'est l'œuvre de Foyatier. Les bas-reliefs merveilleux — toute l'histoire de la Pucelle — ont été inaugurés seulement en 1861.

Cette ville, dont on retrouve l'activité et la gloire dans toutes les périodes de notre histoire nationale, a conservé bien peu de ses anciens monuments historiques. Parmi ses douze églises, quelques-unes sont modernes.

Le beffroi et la maison Jacques Boucher, rue du Tabour restent les deux seuls témoins du séjour de Jeanne. Ce dernier monument, où s'ouvrent trois étages de fenêtres, a conservé son aspect extérieur du xv^e siècle. Jeanne occupait au premier la chambre de dame Boucher et de sa fille ; et chaque jour — car au camp seulement elle revêtait l'armure — on pouvait la voir, robe blanche, ceinture violette, chaperon noir orné de plumes blanches.

La maison de la Coquille, près de l'ancien pont et la rue de Bourgogne, conservent aussi des souvenirs des vieux siècles.

Une promenade à la Loire fait nécessairement partie de la visite d'Orléans.

C'est aujourd'hui un beau fleuve de 500 mètres

de large, un peu souillé, parce qu'hier il a plu. Elle subit une forte crue, elle en attend une autre dans la nuit ; tous ses îlots ont disparu sous le flot majestueux et limoneux. Hier, sans profondeur, avec ses larges graviers, elle manquait de grandeur ; aujourd'hui, c'est un fleuve profond ; demain, peut-être, torrent redoutable, elle inondera ses rives. Ses crues, ici, peuvent dépasser sept mètres. En juin 1856, puis en juin 1865, l'eau atteignit 7^m 20. Alors elle passa un mètre au-dessus du quai et mit sous l'eau tout un quartier de la ville.

Orléans restera toujours, par la gloire de son passé, comme par son opulence actuelle, une des villes les plus aimées de France. Célèbre au temps des Gaulois, des barbares et des rois chevelus, riche dès le moyen âge, elle conquiert en 1428 une gloire que nul jamais ne lui ravira. Depuis et dès la Renaissance, elle resta la cité élégante, la patrie du beau langage ; et l'on disait « qu'il y avait à Orléans plus de belles femmes que nulle part ailleurs ». Les épreuves qu'elle subit en 1870 ont exalté encore l'affection que lui porte toute la France. Le renom de sa fête du 8 mai, répétition cinq fois séculaire d'un geste de victoire, d'hommage et de reconnaissance, lui a assuré une popularité universelle.

C'est notre dernier diner :

Consommé vermicelle.

Bouchées à la reine.

Bar sauce hollandaise.

Rosbiff cresson.

Salade de saison.

Fromages et desserts variés.

M. Papillon s'excuse de nous quitter ; nous le remercions bien sincèrement des trois heures pleines d'agrément qu'il nous a fait passer. M. Cavillon demeure notre hôte. C'est un agréable

convivé, un causeur aimable et documenté. Après le repas il consentit encore à diriger nos pas nocturnes dans la ville. Oh ! pas longtemps, jusque onze heures seulement. Et cependant nous dûmes tirer la sonnette de nuit dans chacun de nos hôtels. Les Orléanais sont des gens rangés.

Les hôteliers, au moins.

XXV. D'Orléans à Paris

Les Pèlerins — La dispersion

— *Encore huit départements — Paris — Dislocation.*

Mardi 19 août.

Grand vacarme au restaurant. Cent voix se croisent ; les ordres, les appels se succèdent, brefs ; le moulin à café gémit ; c'est un va-et-vient assourdissant ; il faut s'éveiller ! 450 pèlerins, conduits par leurs curés, viennent d'arriver de Nancy. Et c'est le mouvement de cette caravane religieuse que nous entendons. Après une nuit en wagon, on déjeune volontiers ; mais on pourrait le faire sans éveiller tout un quartier !

Nous rencontrons en ville plusieurs groupes de pèlerins, notamment près de Jeanne d'Arc, place du Martroi. Croiriez-vous qu'ils prenaient pour des leurs M. et M^{me} Clin ; M. et M^{me} Parizel ? qui pourtant n'ont point le physique de l'emploi...

Seconds adieux à la gare : Marie et Marthe regagnent la Bretagne. On s'embrasse. Marthe rit cordialement — elle rit toujours, — Marie sourit doucement ; mais la gaieté manque au cœur. A toutes les fins de voyage, la mélancolie flotte dans l'air. De part et d'autre nous nous promettons des lettres, des cartes. Nous espérons les revoir l'an prochain dans nos Ardennes mêmes.

Et nous les quittons.

De la main nous continuons à les saluer, mais l'heure est inexorable ; il faut partir.

A l'an prochain, gentilles amies, vraies filles de la douce Armorique, enfants gâtées de la caravane !

D'Orléans à Paris, sur une route monotone, déjà connue, où rien n'intéresse, nous ne pouvons que nous ennuyer.

Enfin, c'est Paris. Nous cassons une dernière fois la croûte au restaurant Jumel, puis tout d'un coup, plus personne ! La caravane est disloquée. La majorité reste à Paris, qui pour un jour, qui pour plusieurs.

XXVI. En route pour les Ardennes

Nous sommes neuf seulement dans le compartiment, ramenant les débris de la caravane, lesquels s'égrèneront encore en route : deux d'entre nous se perdent à Reims, un troisième à Rethel.

Et, ma foi, les autres à leur tour ont dû se disloquer... à moins qu'ils ne continuent à rouler.

Pourtant le président doit être rentré, car il m'écrit ce matin :

« Mon cher, les eaux de Miers...

— Eh bien, quoi, lui ai-je répondu : tu as touché un pot-de-vin ? »

Lécaillon, aussi, est rentré, puisqu'il m'a envoyé ses notes très intéressantes. Pour le remercier, je prierai le président de proposer l'achat d'un nouveau fanion, en soie, aux armes de Mairy.

Vandy, le 14 Septembre 1913.

A. QUILLATRE.

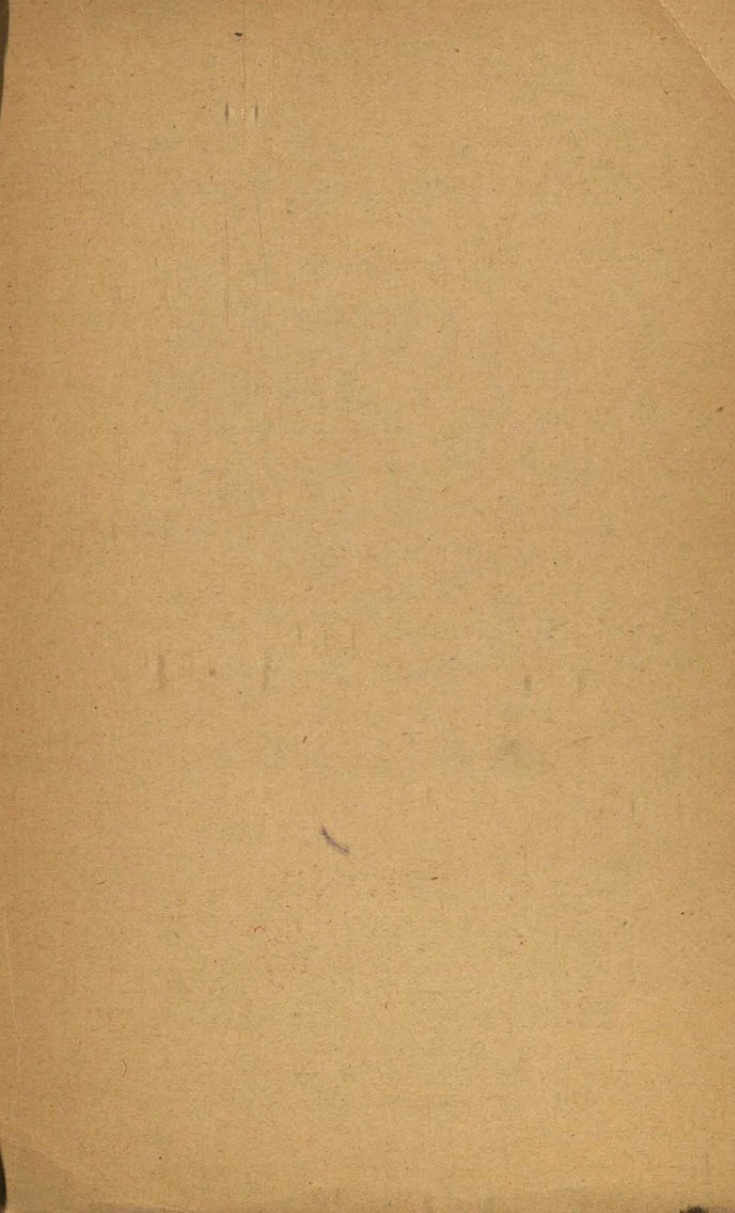


Herborisation sur le Causse de Sauveterre,
le Causse Méjean et le Causse Noir

LISTE DES PLANTES RÉCOLTÉES :

Helichrysum stœchas.	Amygdalus communis.
Lactuca chondrilaeflora.	Potentilla alchemilloïdes.
Carlina acanthifolia.	Teucrium polium.
Carduus nutans.	Teucrium montanum.
Centaurea alba.	Teucrium chamaedrys.
Centaurea uniflora.	Lavandula spica.
Xeranthemum inapertum.	Lavandula stœchas.
Echinops ritro.	Calamintha officinalis.
Artemisia camphorata.	Odontites lutea.
Scabiosa leucantha.	Sedum altissimum.
Genista hispanica.	Vaccinium vitis idœus.
Genista candicans.	Buxus sempervirens.
Anthyllis tetraphylla.	Ficus carica.
Ononis striata.	Plantago cynops.
Orlaya platycarpus.	Armeria majellensis.
Rubia peregrina.	Phalangium liliago.
Campanula glomerata.	Aphyllantes monspelianis.
Cerastium pumilum.	Melica ciliata.
Dianthus prolifer.	Stipa pennata
Iberis linifolia.	Rhamnus catharticus.
Alyssum diffusum.	Arbutus uva ursi.
Linum gallicum.	Ceterach officinarum
Anchusa undulata.	Asplenium trichomanes.
Onosma echioides.	Asplenium ruta muraria.





690